



## SOMMAIRE

- 1 **Éditorial** / Marcel Spisser
- 2-7 **Les pages du Mémorial : « Intoxiquée ! La jeunesse sous la botte nazie »** / Marie Peck et Mélanie Alves Rollo
- 8-9 **Hartheim : Le château de l'horreur nazie** / Jean-Michel Roth
- 10-12 **Chemin de la mémoire et des droits de l'homme** / Mireille Hincker et le CIDH
- 13 **Dora**
- 14-15 **Les rendez-vous de l'AMAM/ Cafés d'histoire**
- 16-33 **DOSSIER : La cigogne n'a qu'une tête** / Igor Futterer
- 34-37 **Marie Doerr : « Malgré elle » rescapée du naufrage du Wilhelm Gustloff** / Nicole Dreyer
- 38-42 **Alfred Weyh, Incorporé de force et prisonnier à Tambov** / Philippe Schuhler
- 43 **50 mots pour comprendre la résistance alsacienne** / Arlette Hasselbach
- 44-45 **Combats d'hier en Biélorussie et d'aujourd'hui en Ukraine : permanences** / Guy Coyard
- 46-47 **José Schruoffeneger : discours du 11 novembre 2022** / José Schruoffeneger
- 48 **Les morceaux choisis** / Hubert France

---

- I à IV **FICHES PÉDAGOGIQUES**  
**Une jeunesse intoxiquée/**  
Marcel Spisser

## Une jeunesse intoxiquée

Les régimes totalitaires reposent sur un projet de société dans lequel l'individu n'a pas de place : soit il s'incline, soit il est éliminé. Pour briser toute opposition et soumettre les masses à ses projets, l'État utilise la violence, la terreur et l'embrigadement des individus, en particulier de la jeunesse.

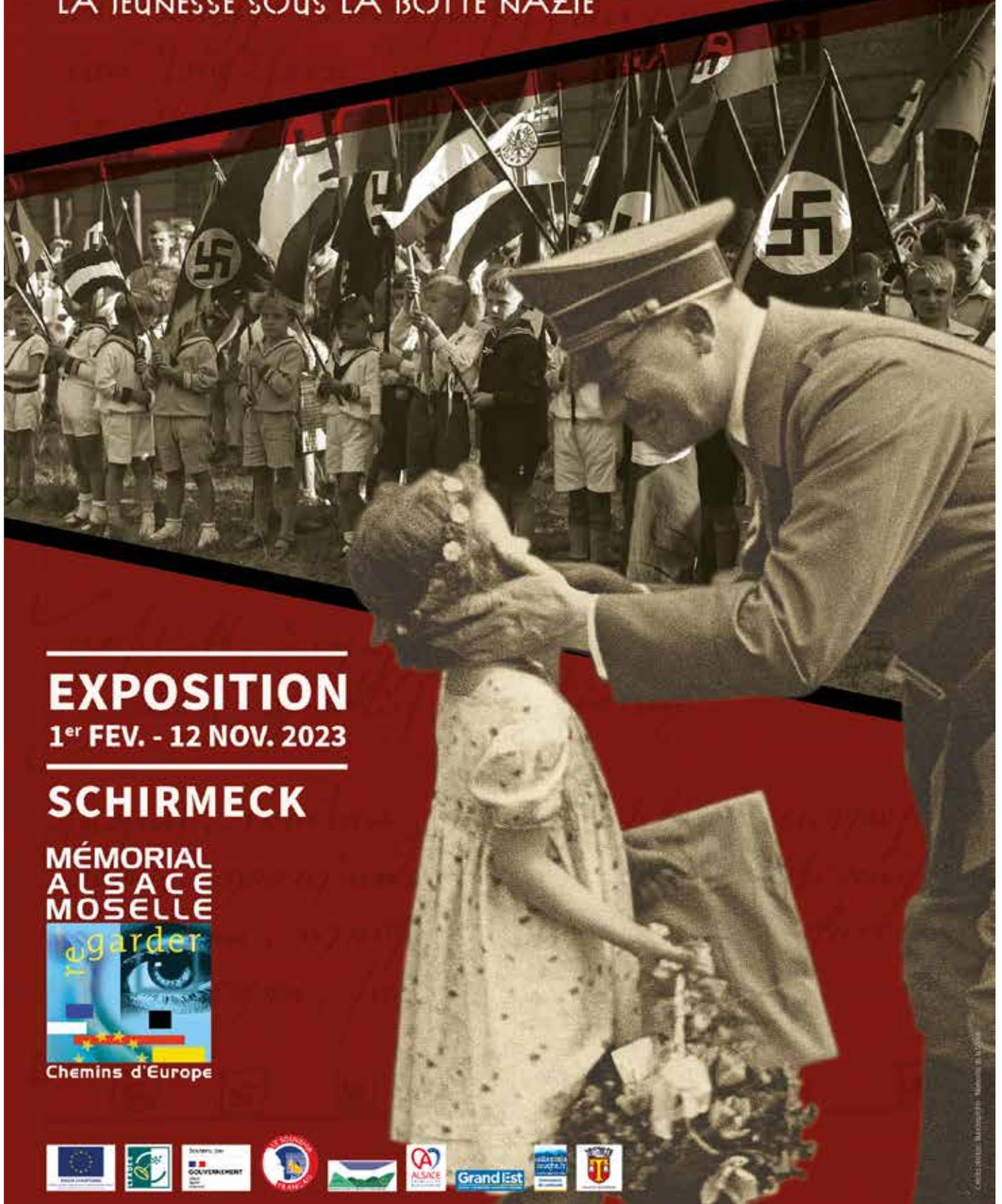
La jeunesse constitue l'un des enjeux majeurs pour un tel régime, qui y voit en effet le moyen de façonner un « homme nouveau », à condition de l'encadrer dès le plus jeune âge. La jeunesse est « formatée » afin de conditionner tous ses comportements à venir. La question de l'éducation est primordiale dans ce projet, et c'est ainsi que l'Alsace annexée de force en 1940, voit sa jeunesse intoxiquée par une idéologie totalitaire, une idéologie dont l'ambition est de former une jeunesse de « race pure » mais docile, sans aucun esprit critique, une jeunesse qui sera prête à se sacrifier pour le Führer. Encore faut-il un personnel enseignant convaincu par cette idéologie et compétent dans le « bourrage de crâne ». Qu'à cela ne tienne : une sérieuse rééducation (*Umschulung*) effectuée en Allemagne va contribuer à mettre à niveau (en apparence du moins) les enseignants alsaciens. Ils sont encadrés par des collègues allemands, souvent parmi les plus fanatisés, et peuvent s'appuyer sur le matériel pédagogique autorisé par les idéologues du parti nazi.... Et ainsi ils apprendront par exemple que la défaite allemande de 1918 est la conséquence d'un complot juif !

Une remarquable équipe du Mémorial Alsace-Moselle à Schirmeck a pu réaliser une exposition sur ce thème après avoir parcouru les bibliothèques et les musées, écumé les archives régionales, dépouillé la presse de l'époque, recueilli la parole des derniers témoins. L'exposition a été construite selon un double objectif : faire comprendre le fonctionnement de la mise au pas de la jeunesse dans un régime totalitaire, mais aussi et avant tout, accroître la vigilance des visiteurs afin de ne pas laisser se répéter les mêmes errements dans une époque, la nôtre, où la « bête immonde » montre qu'elle est encore féconde. Nos aïeux, bien naïfs en 1918, pensaient avoir vécu la « der des der » ; nos grands-parents en 1945 étaient convaincus du « plus jamais cela » ... et aujourd'hui, au moment où la Russie envahit son voisin, une partie du monde semble se résigner au Bis repetita placent (les choses répétées plaisent, Horace) ! Écoutons le discours du ministre de l'éducation de la région ukrainienne annexée de Kalouga qui définit ainsi les objectifs de l'enseignement de l'histoire : « Le discours de Vladimir Poutine du 21 février 2022 constitue la principale révélation historique de ces dernières années ; il est le guide essentiel pour notre temps ». Il ne manquait qu'un « *Sieg, Heil !* » Oui, l'histoire se répète, et le message de cette exposition est un sérieux avertissement pour éveiller nos consciences et nous rappeler que pour construire demain nous devons continuer de parler d'hier. Cet exceptionnel travail de l'équipe du Mémorial Alsace-Moselle y contribue, et constitue un outil pédagogique de choix pour nos lycées et collèges... et pour tous ceux qui ont la mémoire courte. ■

Marcel Spisser,  
président de l'AMAM

# INTOXIQUÉE!

LA JEUNESSE SOUS LA BOTTE NAZIE

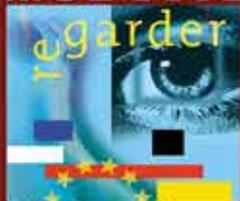


**EXPOSITION**

1<sup>er</sup> FEV. - 12 NOV. 2023

**SCHIRMECK**

**MÉMORIAL  
ALSACE  
MOSELLE**



Chemins d'Europe



# Les pages du Mémorial

## « Intoxiquée ! La jeunesse sous la botte nazie »

Exposition temporaire au Mémorial Alsace Moselle / 1<sup>er</sup> février – 12 novembre 2023



Le Mémorial Alsace Moselle a inauguré sa nouvelle exposition temporaire, intitulée « **Intoxiquée ! La jeunesse sous la botte nazie** » le 1<sup>er</sup> février dernier. L'exposition a été menée sous la tutelle de Marcel Spisser, ancien inspecteur pédagogique en histoire-géographie, en qualité de commissaire de l'exposition et sera présentée jusqu'au 12 novembre 2023.

L'exposition révèle l'endoctrinement subi par les enfants dès leur plus jeune âge dans ce régime tota-

litaire qu'était celui du nazisme. Cette mise au pas a impacté, en Allemagne comme en Alsace-Moselle, l'ensemble des activités pratiquées quotidiennement par les garçons et les filles. Ils ont été intoxiqués par les idées nazies au sein de leur foyer mais aussi dans le cadre de l'école étatique et dans leurs activités culturelles, sportives et éducatives proposées dans les mouvements de masse, en particulier la Hitler-Jugend. L'exposition s'attache à montrer cette intoxication de la jeunesse en Allemagne comme en Alsace-Moselle.



Jeunes Lorraines à Metz en 1940 - Bundesarchiv

Arrivés au pouvoir en 1933 en Allemagne, Adolf Hitler et la NSDAP imposent un régime totalitaire. Les nazis ont bien conscience que pour faire durer ce régime, ils doivent s'appuyer sur la jeunesse : elle est le futur du nazisme. Les slogans ne s'en cachent pas : « *qui tient la jeunesse, tient l'avenir* ». L'exposition revient sur cette mainmise du parti sur les jeunes en présentant tout d'abord la vision et les idées de Hitler concernant les enfants en reprenant les sources primaires de cette idéologie : *Mein Kampf* et les discours prononcés par Adolf Hitler. Pour arriver à ces « valeurs » et idées édictées par Hitler, le régime transforme la politique éducative allemande pour une éducation totale.



Leçon pour jeunes filles en Allemagne - Bundesarchiv

La politique éducative nazie s'attache tout d'abord à contrôler le système scolaire. Les professeurs doivent prêter serment de fidélité au Führer à partir de 1937 et l'Association national-socialiste des enseignants (NSLB) est chargée de leur contrôle politique. En Alsace-Moselle, annexée de fait depuis l'été 1940 au III<sup>ème</sup> Reich, les enseignants sont envoyés en *Umschulung*, stage de reconversion, et doivent signer une déclaration attestant leur fidélité au Reich.

Le système est réformé. Les *Kindergärten*, écoles maternelles, sont généralisées. Elles passent de 1000 à 15000 en Allemagne entre 1935 et 1940 ; en Alsace-Moselle, les villes et villages sont incités à construire ces écoles au centre de la commune. La *Volksschule* (école primaire) devient obligatoire, les élèves doivent ensuite passer par le secondaire. Les plus doués accèdent aux *Gymnasien* (lycées) ou *Oberschulen*, tandis que les élèves de niveau plus modeste sont dirigés vers les *Hauptschulen* ou *Mittelschulen* (écoles de type intermédiaire) et forment le vivier des écoles professionnelles (*Berufschulen*). En territoire annexé, le système allemand est imposé en septembre 1940 par une série d'ordonnances pour une rentrée le 1<sup>er</sup> octobre 1940.

Les idéologues nazis ne souhaitent pas former des intellectuels, le niveau académique baisse alors drastiquement. Leur but est de former de futurs nazis



AVES - Elèves à Strasbourg passant leur brevet de maîtrise

obéissants. Pour cela des enseignements sont privilégiés : l'histoire-géographie, l'allemand, l'éducation physique, les études raciales (« *Rassenkunde* »), les mathématiques, la biologie et la physique-chimie.

Tous ces enseignements sont nazifiés pour valoriser le racisme, le nationalisme et l'antisémitisme. Les filles sont éduquées pour être de futures mères au foyer en mettant l'accent sur la nutrition, les premiers soins, les appareils ménagers, alors que l'on forme les garçons à être de futurs soldats en valorisant les exploits sportifs, les connaissances sur les matières premières stratégiques et les armements.

Avec 18h de cours par semaine dans les premières années de primaire et environ 30h de cours dans le secondaire, les enfants subissent la propagande nazie quotidiennement. Les manuels qui arrivent sur leurs pupitres véhiculent et imagent le national-socialisme. Par exemple, les abécédaires pour les plus jeunes illustrent leur texte de lecture avec des images de la *Hitler-Jugend*.



Salle de classe à Dorlisheim - Archive d'Alsace

Au-delà de l'école étatique, le parti nazi comprend l'importance de l'éducation parallèle. Dans les années 1930, entre 5 et 6 millions de jeunes Allemands font partie des mouvements de jeunesse.

Dès 1922 naît un premier mouvement de jeunesse nazi qui devient en 1925 la *Hitler-Jugend*. À partir de 1933, l'organisation devient le seul mouvement possible. La loi sur la jeunesse hitlérienne de 1936 est claire sur le but de l'organisation : éduquer les jeunes Allemands et les écarter de toute autre influence (parents, église...).

En Alsace, la *Hitler-Jugend* devient obligatoire en janvier 1942 et en Moselle en juin 1943, mais dès 1940 toutes les autres associations sont dissoutes. Il ne reste qu'une possibilité : le mouvement du parti nazi. Cette organisation est dirigée par Baldur Von Schirach puis à partir de 1940 par Arthur Axmann. Baldur von Schirach organise le mouvement par sexe et âge. Tous les jeunes garçons et jeunes filles entre 10 et 18 ans sont enrôlés dans le mouvement. Les garçons sont membres du *Deutsches Jungvolk in der Hitler-Jugend* entre 10 et 14 ans puis de la *Hitler-Jugend* entre 14 et 18 ans. Pour les jeunes filles, elles rejoignent d'abord les rangs des *Jungmädels im Bund Deutscher Mädel* puis du *Bund Deutscher Mädel*.

L'organisation est paramilitaire, chaque unité est hiérarchisée et dirigée par un Führer ou une Führerin. Le port de l'uniforme marque l'appartenance à ces sections et est obligatoire. Le port du poignard de la HJ marque l'admission des garçons au sein du mouvement. Le service dans la HJ (« HJ-Dienst ») rythme



## Die deutsche Jugend 1934

NS-DOK - Représentation des mouvements de jeunesse en Allemagne entre 1933 et 1934



Elèves en cours de physique - Bundesarchiv



Bundesarchiv - Section aviation de la HJ

le temps libre des enfants. Chaque mercredi soir est dédié au « Heimabend », soirée au foyer, où ils suivent des formations idéologiques mais réalisent également des activités manuelles, font de la musique ou lisent des actualités. Le service se déroule également le samedi, cette journée est dédiée aux exercices sportifs et aux entraînements. Régulièrement, les jeunes partent pour des camps sous tente « Zeltlager » durant un week-end ou toute une semaine. Ces rendez-vous sont obligatoires. Un jeune qui manque son service, ou exprime une opposition, s'expose à des représailles de la part du service de patrouille de la HJ créé dès 1935.

À partir de la déclaration de la guerre en 1939, l'effort de guerre devient la préoccupation de la Hitlerjugend, les collectes se multiplient et les jeunes sont réquisitionnés pour aider : les garçons dans la défense civile et aérienne, les filles dans des services d'auxiliaires de guerre (infirmière, garde d'enfant, remplacement dans les usines...).

En 1943-44, la mobilisation s'intensifie et les garçons entre 14 et 18 ans sont envoyés combattre. Les historiens estiment qu'entre 60 000 et 70 000 jeunes ont perdu la vie au front.



Stadtarchiv Lippstadt - Ceuillette par de jeunes Jungmädel à Lippstadt

Construite autour de documents inédits issus de fonds d'archives publiques et privées, françaises et allemandes, l'exposition permet de comprendre l'intoxication de la jeunesse par ce système totalitaire nazi. « **Intoxiquée ! La jeunesse sous la botte nazie** » fait la part belle pour la première fois aux collections du centre de documentation du Mémorial Alsace-Moselle. ■

Marie Peck et Mélanie Alves Rollo



Bundesarchiv - 1250 HJ partent en camp près du lac de Constance



NS-DOK - Tir à la corde des Pimpfe



AVES - Défilé du BDM à Strasbourg



Stadtarchiv Lippstadt - Heimabend du BDM



Les réalisatrices de l'exposition : Marie Peck et Mélanie Alves Rollo

Informations pratiques : Exposition à découvrir tous les jours de 9h30 à 18h (fermeture de la billetterie à 17h), du mercredi 1<sup>er</sup> février au dimanche 12 novembre 2023. Entrée libre.

Des visites guidées sont proposées plusieurs samedis par mois à 15h, sur réservation. Des conférences et projections de films vont également être organisées autour de la thématique de l'exposition. Retrouvez toutes les informations sur [memorial-alsace-moselle.com](http://memorial-alsace-moselle.com).

**Voir également les fiches pédagogiques au centre de ce Courrier.**

## Contact

**Mémorial Alsace-Moselle**

Allée du Souvenir français

67130 Schirmeck / Tél. 03 88 47 46 50

**Facebook :** MEMORIAL DE L'ALSACE MOSELLE

**Instagram :** memorialacemoselle

**Twitter :** @mam\_EUphoria

[www.memorial-alsace-moselle.com](http://www.memorial-alsace-moselle.com)

[contact@memorial-alsace-moselle.com](mailto:contact@memorial-alsace-moselle.com)

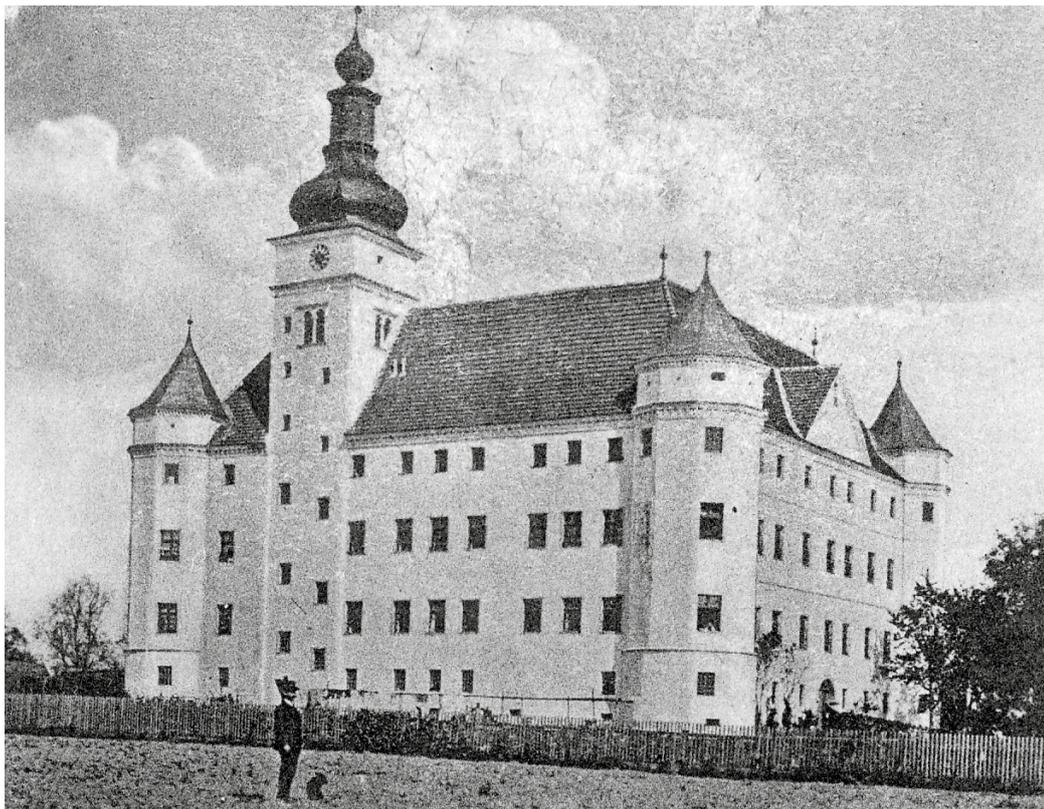
**Service communication / Arnaud Palet**

[communication@memorial-alsace-moselle.com](mailto:communication@memorial-alsace-moselle.com)

**Service éducatif**

[gpellenard@memorial-alsace-moselle.com](mailto:gpellenard@memorial-alsace-moselle.com)

## Hartheim : Le château de l'horreur nazie



Carte postale du château de Hartheim situé à Alkoven, près de Linz, en Haute-Autriche © DR

Entre 1940 et fin 1944, le château de Hartheim à Alkoven (Haute-Autriche), de style Renaissance, abrita l'un des six centres d'euthanasie nazis, dans lequel environ 30 000 personnes atteintes de handicaps physiques et mentaux furent exterminées.

Certaines d'entre elles étaient des patients d'hôpitaux psychiatriques, des résidents d'institutions pour handicapés et de foyers d'accueil, et d'autres des prisonniers des camps de concentration de Mauthausen, Gusen, Dachau, ainsi que des travailleurs forcés.

L'opération T4, également désignée comme « action d'euthanasie », c'est-à-dire d'assassinat de vies jugées « indignes de vivre » ou inutiles. Un vaste processus d'expertises médicales centralisées à Berlin, au numéro 4 de la Tiergartenstrasse (d'où le nom de code T4), devait établir si les pensionnaires des asiles et des hospices étaient susceptibles d'un amendement clinique : les formulaires T4, visés successivement par 4 experts, étaient établis au vu du dossier médical, parfois par un simple examen visuel rapide. Le centre d'extermination de Hartheim fut mis en service en 1940.

Les victimes ainsi sélectionnées étaient acheminées par des cars, dans un premier temps d'anciens cars postaux, puis par la suite des véhicules affrétés pour cette unique opération. Transportées au château de Hartheim, déshabillées dès leur arrivée, enregistrées, photographiées les victimes étaient menées dans la chambre à gaz camouflée en douche. Elles étaient tuées par l'absorption de monoxyde de carbone. Les

cadavres étaient placés dans une pièce adjacente jusqu'à leur incinération.

Le centre de mise à mort de Hartheim disposait d'un four crématoire avec deux chambres dont la fumée était conduite dans la cour par une cheminée. En règle générale, entre l'arrivée des victimes et la combustion de leurs corps, il ne s'écoulait que quelques heures.

Officiellement, l'opération T4 fut arrêtée en 1941, sans doute parce que les nazis craignaient une réaction hostile de la part de l'Église et d'une partie de la population alertée par le nombre élevé de décès, même si les familles recevaient toujours des avis de décès personnalisés, et sur demande l'urne funéraire qui contenait en réalité des cendres prélevées dans le four crématoire.

À partir de l'été 1941, les médecins de Hartheim se rendirent dans les camps de concentration dont Mauthausen et Gusen (situé à une trentaine de kilomètres) pour sélectionner des détenus jugés invalides, à savoir inaptes au travail, auxquels s'ajoutaient selon les témoignages des concentrationnaires survivants, les indésirables désignés par les médecins S.S. et le Commandant du camp. Les premiers convois de Déportés vers la chambre à gaz de Hartheim datent d'août 1941. Ils se succédèrent à intervalles réguliers jusqu'en 1942, puis reprirent en 1943 après une interruption qui semble correspondre à la mise en service de la chambre à gaz au camp principal de Mauthausen. C'est ainsi que l'action 14f13 dans les KL prit le relais de l'action T4.

Dans le langage codé du meurtre de masse SS, « 14f » signifie une exécution et le 13 renvoie au gazage. « 14f13 » était donc une exécution dans une chambre à gaz.

Le traitement spécial « 14f13 » (Sonderbehandlung 14f13) fut le premier meurtre de masse systématique du système concentrationnaire. À Hartheim furent également gazés des détenus venus du KL Dachau ainsi que du KL Ravensbrück (novembre 1944).

En décembre 1944, toutes les installations de mise à mort de Hartheim ont été démolies, tous les documents détruits et les bâtiments de 1939 ont été en grande partie restaurés. La mise en œuvre des actions d'exterminations avait nécessité un certain investissement en organisation et en personnel, ce qui ne pouvait pas complètement passer inaperçu, même si tout était fait dans le plus grand secret. Seules quelques personnes sur 70 employés ont été jugées par un tribunal et condamnées en 1945.

La plupart des archives ayant disparu ou ayant été détruites par les nazis, il est vraisemblable que l'ampleur des gazages à Hartheim dépasse le nombre des victimes identifiées à ce jour.

Les études de Pierre Serge Choumoff estiment à 30 000 au minimum le nombre de victimes gazées à Hartheim.

Les deux responsables du centre d'extermination se sont soustraits à la justice : le Docteur Rudolf Lonauer se suicida en 1945 et son adjoint le Docteur Georg Renno (décédé en 1997) réussit à disparaître<sup>1</sup> en 1945. Rattrapé par la justice en 1961, il put voir son procès classé sans suite pour « raisons médicales ». Le chef du crématoire Vinzenz Nohel a été condamné à mort le 13 mai 1946. Ce dernier a chiffré pour l'« Aktion 14f13 » entre 6 000 et 8 000 victimes dont 400 Français et pour l'« Aktion T4 » : 20 000 victimes.

Aujourd'hui le château de Hartheim, lieu d'apprentissage et de mémoire (Lern-und Gedenkort Schloss Hartheim) veut redonner un nom à ces défunts avec le « livre commémoratif de Hartheim ».

Sur les panneaux de verre d'une salle du du château de Hartheim, on peut lire plus de 23 000 noms jusqu'à présent retrouvés pour un total de 30 000 victimes.

Lors de notre visite en 2014, nous avons eu le plaisir de faire la connaissance du Directeur M. Florian Schwanninger et de son collègue M. Peter Eigelsberger. Depuis, de bonnes relations et des contacts amicaux se sont créés et je les en remercie vivement. ■

Jean-Michel Roth,  
AFMD 67 et AMAM

### L'opération « Action T4 »

La guerre permit de mener à bien des entreprises qu'il avait fallu différer en temps de paix. Les nazis purent ainsi programmer sur une grande échelle l'euthanasie des malades mentaux. Elle reçut le nom de code « Action T4 » [la police criminelle était située au 4 Tiergartenstrasse à Berlin]. [...] Dans une lettre antidatée du 1er septembre 1939, le Führer avait assuré l'impunité aux médecins, tous volontaires : l'intérêt national ne commandait-il pas de libérer des places dans les hôpitaux pour les soldats blessés ? Ils sélectionnaient, sur dossier, celles et ceux qu'ils envoyaient à la mort (en principe les schizophrènes, les épileptiques, les séniles et les paralytiques) [...] dans un des quatre « instituts d'euthanasie » mis en service, où ils étaient gazés selon un processus qui variera peu jusqu'à la fin 1944 : les malades, qui étaient censés prendre un bain, étaient contraints de se déshabiller; ils se retrouvaient dans une fausse salle de douche ; après la fermeture des portes, ils étaient gazés et leurs cadavres étaient brûlés dans un crématorium. Le secret qui entourait cette euthanasie sauvage finit par être percé et l'évêque de Münster Mg von Galen la condamna publiquement ; si bien qu'il y fut mis fin le 24 août 1941. Elle avait coûté la vie à 70 273 adultes.

J.-P. Azéma, « Bilan d'une œuvre de destruction »,  
*Les Collections de l'Histoire* n° 18, janvier 2003.

### Chronologie des mesures raciales et eugéniques

- › **1933** : Lois eugéniques sur la stérilisation et contre les « criminels habituels dangereux » qui prévoient la castration et le traitement en établissements spécialisés de certains « asociaux ».
- › **1935** : Interdiction des mariages entre « asociaux ».
- › **1936-37** : Création du « Centre de recherche en hygiène raciale et biologie de la population ».
- › **1938** : Déportation de plus de 10 000 « asociaux ».
- › **1940** : Les « asociaux » et leurs familles sont exclus de toute allocation d'État. L'avortement est ordonné dans les familles où « la naissance d'enfants supplémentaires est indésirable ».
- › **1940-41** : « Action T4 » : 70 273 aliénés et handicapés sont gazés dans des centres d'euthanasie.
- › **1941-45** : « Euthanasie sauvage » des patients des hôpitaux psychiatriques.
- › **1943** : « Action Brandt » : les malades des asiles des régions bombardées sont « transférés » pour libérer des places pour les blessés.
- › **1946** : Procès des médecins nazis à Nuremberg. La politique eugénique n'a pas été condamnée.

1. Sous une fausse identité (Dr. Georg Reinig) Renno continue après la guerre d'exercer la médecine pour les laboratoires Schering. En 1955 il reprend son vrai nom, malgré la menace d'un mandat d'arrêt de l'Autriche. En 1961 il est rattrapé par la justice et arrêté par le procureur Fritz Bauer (le héros de différents films comme *Le labyrinthe du silence*). Le procès s'ouvre en 1967 mais est suspendu en 1973, à la faveur de certificats médicaux complaisants. Renno coule alors des jours heureux à Bockenheim où en 1997 encore, dans une interview, il déclarait ne rien regretter et ne rien trouver d'inhumain ou de choquant dans sa participation à l'action T4. Pour plus d'informations, nous renvoyons le lecteur au livre de sa petite-nièce Mireille Horsinga-Renno, *Cher Oncle Georg*, paru aux Éditions de la Nuée Bleue en 2006.

# Chemin de la mémoire et des droits de l'homme

## Finalisation de quatre nouveaux lieux à Strasbourg

Le 13 février 2023, l'équipe du CIDH et de ses partenaires pour la réalisation du Chemin de la mémoire et des droits de l'homme, sous la présidence de Bernard Klingelschmidt, a validé quatre étapes (14-15-16 et 17) de ce parcours :

- Au Jardin des Deux Rives, une stèle en l'honneur du Réseau Alliance, un réseau qui en 1943 comptait 3 000 membres dont un quart de femmes ; entre le 23 et le 29 novembre, 29 membres de ce réseau furent assassinés le long du Rhin et leurs corps jetés dans le fleuve (étape 17).
- Au Square des Fusillés, près de l'église S<sup>te</sup> Jeanne d'Arc, en mémoire des fusillés des membres du Front de la Jeunesse d'Alsace (FJA) le 15 juillet 1943 (étape 16).
- À l'Hôpital Civil devant l'Institut d'Anatomie où sévit le professeur Hirt, idéologue de « la pureté de la race » et de la solution finale. Il conservait là les squelettes de 29 femmes et 57 hommes gazés au Struthof (étape 15).
- Au cimetière de Cronembourg où sont inhumés les restes des 86 victimes de Hirt, transférés depuis l'Institut d'Anatomie (étape 14).

## Le Front de la jeunesse alsacienne : FJA

Parmi ces quatre sites, le Square des Fusillés apparaît souvent comme l'un des plus méconnus : d'où notre court rappel historique.

Les écoles et lycées d'Alsace rouvrent normalement leurs portes au mois d'octobre 1940, mais l'université (désormais *Reichsuniversität Strassburg*) reste fermée. Les étudiants alsaciens sont désemparés. Pour poursuivre leurs études, seule l'entrée dans les universités allemandes de Fribourg-en-Brisgau, Heidelberg et Tübingen leur est offerte. Un certain nombre décide néanmoins de rester en Alsace dans l'espoir que l'université reprenne un jour, dont Alphonse Adam qui, depuis début 1941, a déjà pris une part active à l'aide apportée par de nombreuses filières à l'évasion des prisonniers de guerre (PG) français et alliés.

Les étudiants Robert Kieffer et Émile Hincker ayant fait le choix d'aller poursuivre leurs études à Heidelberg ont la mission de recueillir des renseignements sur l'état d'esprit de la centaine d'étudiants alsaciens et de repérer les étudiants dont il faut se méfier.

Le 23 novembre 1941, l'université de Strasbourg rouvre ses portes. Malgré le grand nombre d'étudiants allemands, les Alsaciens se regroupent pour s'opposer à l'intense propagande nazie. Un groupe s'organise et prend le nom de Front de la Jeunesse d'Alsace (FJA) dirigé par le jeune schilikois Alphonse Adam, alors âgé de 23 ans et avec pour conseiller et chef spirituel l'abbé Léon Neppel, curé doyen de Schiltigheim.

Initialement, le groupe de commandement ne comporte que des étudiants. À partir de juillet 1942, il est décidé

d'étendre le cercle des membres par le recrutement de jeunes se trouvant déjà dans la vie active.

Le groupement du Front de la Jeunesse d'Alsace est devenu une réalité puissante réunissant de nombreux membres en Alsace et en Lorraine. D'un cœur plein d'enthousiasme, quelque 500 jeunes gens de Strasbourg et des environs se sont ralliés à l'organisation, divisée en districts, sections et groupes. D'autres localités ont leurs centres de résistance : Saverne, Haguenau, la vallée de la Bruche et une liaison est assurée avec Mulhouse et Metz.

Chaque nouveau membre de l'organisation doit jurer fidélité sur le drapeau français et le crucifix devant des chefs de groupes cagoulés. Chaque vendredi soir, l'état-major d'Adam se réunit au presbytère de l'abbé Léon Neppel. Parfois, Alphonse Adam, l'abbé Hirlemann et ses fidèles adjoints se retrouvent au mont Sainte-Odile, débattent entre eux les questions graves du moment et discutent de leur idéal.

Le FJA prend contact avec les patriotes de l'organisation de Charles Bareiss ainsi qu'avec quelques filières de passeurs, notamment celles de Joseph Seger et de René Brecheisen. Souvent, l'itinéraire emprunté



Le square des fusillés à Strasbourg © DR

est celui de la vallée de Munster, les alentours du Hohneck et le lac Blanc. Parfois c'est par voie fluviale, de Strasbourg à Bâle, qu'un nombre impressionnant de PG évadés et autres fugitifs recherchés par les Nazis recouvrent la liberté.

Tous animés des mêmes sentiments, ils élaborent et mûrissent les bases d'un vaste plan d'action au cours de réunions fréquentes. Le FJA, entré en contact avec d'autres organisations de la résistance alsacienne, est appelé à jouer son rôle dans la lutte contre l'occupant. Ce « Front » se fixe une tâche plus élevée encore, celle de jeter, au point de vue politique et social, les fondements d'un renouveau de la France après la guerre, en l'édifiant sur des principes chrétiens.

Lorsque l'incorporation de force des jeunes Alsaciens dans la Wehrmacht est ordonnée, le 25 août 1942, le FJA déploie une activité particulière pour soustraire les malheureuses victimes des nazis à l'obligation de porter l'uniforme allemand, en lançant une vaste campagne exhortant les jeunes concitoyens à la désobéissance et à s'opposer par tous les moyens à leur enrôlement dans l'armée allemande.

Alphonse Adam est mis au courant par ses sœurs employées à la Zivilverwaltung, section de la police administrative de l'administration civile, avant l'annonce dans la presse. Le FJA se tient sur ses gardes. En septembre 1942, un manifeste écrit en français et en allemand est tiré en plusieurs milliers d'exemplaires et distribué nuitamment. Dans les milieux nazis et notamment chez le Gauleiter Wagner, la fureur est à son comble quand ils apprennent la teneur de ces tracts. Dans une lettre adressée à Himmler, chef suprême des S.S. et de la Sipo-SD, Wagner propose de faire passer par les armes les responsables de ce tract, sans action juridique préalable, afin qu'il y ait un exemple salutaire pour la population alsacienne.

En décembre 1942, à l'initiative de Robert Meyer, la décision est prise de remettre à chaque Incorporé de force une carte d'identité spéciale et secrète, imprimée en français, anglais et russe, mentionnant que son détenteur est de nationalité française et a été enrôlé de force dans l'armée allemande. Cette carte doit servir en cas de désertion ou si l'Alsacien est fait prisonnier. Ce projet est stoppé brutalement : la Gestapo possède les noms des principaux chefs et a la preuve de leur activité suite à une dénonciation par un des membres.

En janvier 1943, les autorités allemandes procèdent à l'arrestation de 24 membres du FJA. Après les rudes interrogatoires et tortures dans les locaux de la Gestapo, rue Sellénick, par l'agent Stasik, ils sont incarcérés à la prison de la rue du Fil d'abord, dans le camp de sûreté de Schirmeck puis à Bühl (Bade) avant de comparaître devant le 1<sup>er</sup> Sénat du Volksgerichtshof, le tribunal du peuple qui siège les 6 et 7 juillet 1943 à Strasbourg, sous la présidence de Roland Freisler, président de la plus haute juridiction civile du Reich. Le jury n'est composé que d'Allemands.

Le procès n'est qu'un simulacre, les sanctions étant décidées à l'avance. Considérant que les Alsaciens sont des Allemands, la haute trahison est retenue par le tribunal. Six condamnations à mort sont prononcées et 18 condamnations à des détentions pénitentiaires de trois à dix ans. Les condamnés peuvent espérer une



*Cérémonie clandestine de prestation de serment du Front de la Jeunesse Alsacienne d'Alphonse Adam (Collection Hincker) © DR*

atténuation de la sanction comme d'autres résistants condamnés auparavant. Le Gauleiter Wagner obtient de Berlin que la peine soit appliquée immédiatement en représailles des manifestations patriotiques qui ont eu lieu à Strasbourg le 14 juillet (drapeau tricolore hissé sur la cathédrale, distribution gratuite de vin rouge dans des cafés). À l'aube du 15 juillet 1943, les six condamnés à mort sont fusillés au stand de tir à l'intérieur du fort Desaix à Strasbourg. Leurs cendres ont été dispersées dans le Rhin.

Les autres condamnés sont dirigés vers les prisons ou forteresses allemandes et sont libérés par la 1<sup>ère</sup> armée française fin avril 1945. ■

Mireille Hincker  
(avec l'aide de Jacqueline Pfohl)

*Source : CD-ROM « La Résistance des Alsaciens » réalisé par l'Association pour des Etudes sur la Résistance des Alsaciens (AERIA), 2016*

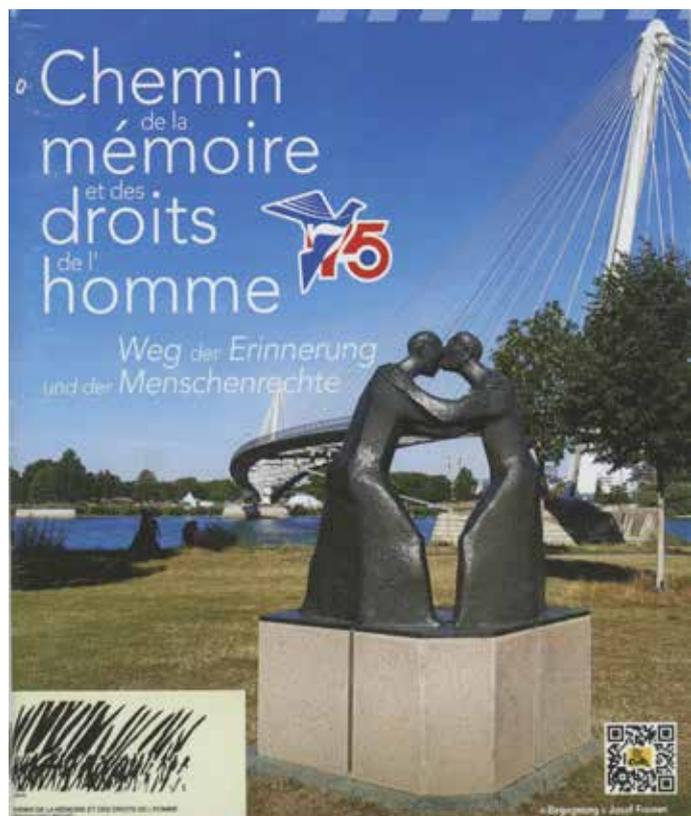
Les six fusillés n'ont pas de tombeau : leurs cadavres furent incinérés au crématoire du cimetière nord (Robertsau) et leurs cendres jetées dans le canal voisin.

Alphonse Adam et Robert Kieffer étaient des anciens élèves du collège épiscopal Saint-Étienne. Une plaque dédiée à ces deux Anciens et au Front de la Jeunesse alsacienne qu'ils ont fondé au prix de leur vie a sa place sur un mur du Collège épiscopal Saint-Étienne de Strasbourg. Il y a une rue Alphonse Adam à Schiltigheim, où naquit le chef du FJA et, dans la même commune, le groupe scout de la paroisse de la Sainte-Famille est baptisé... Alphonse Adam.

De même, la commune de Bischheim voisine de « Schilick » a dédié une rue à Robert Kieffer, né dans cet autre faubourg de Strasbourg...

# Journée d'hommage à la paix le mercredi 31 mai pour « AGIR ET S'ENGAGER POUR LA PAIX ET LE RESPECT des DROITS DE L'HOMME »

proposée à tout public par le CIDH et ses partenaires dans le cadre de la Fête de l'Europe organisée par Strasbourg-Eurométropole



La sensibilisation à cette démarche se fera par des temps forts et des animations déroulantes de 10h à 18h à l'entrée de la Passerelle Mimram au jardin des 2 rives (arrêt tram : port du Rhin) :

- Animation permanente au **jardin des droits de l'Homme** de Regards d'enfants
- Témoignages et animations par des **groupes scolaires**
- Participation au **Rallye de la Paix** préparé par le CIDH avec l'AMAM
- **Concert du groupe Papyro's** avec de jeunes musiciens de différents pays jouant ensemble des musiques de différentes cultures
- **Inauguration par les maires de Strasbourg et Kehl** des nouvelles plaques du « **chemin de la mémoire et des droits de l'Homme, parcours européen pour la paix et la prévention des crimes contre l'humanité** ».

Participation gratuite pour tout public, enfants, jeunes, adultes français et allemands

En savoir plus : [cidh@orange.fr](mailto:cidh@orange.fr)  
ou sur le site : [cidh67.net](http://cidh67.net)

*S. Kuntz*  
**Chemin de la Mémoire et des Droits de l'Homme**  
d'après une peinture originale de Sébastien KUNTZ.

Un parcours européen pour la paix et la prévention des crimes contre l'humanité

Map showing the route through Strasbourg, Colmar, and Mulhouse.

10 Octobre 2020

Participating partners:

- LEONDES Haut-Rhin (68)
- SAINTE MARIE-NIX-MONTS Haut-Rhin (68)
- SÉLÉSTAT Bas-Rhin (67)
- SCHMIDTCH Bas-Rhin (67)
- ROTHAU Bas-Rhin (67)
- SÉLÉSTAT Bas-Rhin (67)
- CDH 1022 Bas-Rhin (67)
- LE ROHWALD Bas-Rhin (67)
- SCHENWILLER Bas-Rhin (67)
- STRASBOURG Bas-Rhin (67)
- LEH Allemagne
- BASSTH Allemagne



## **Appel aux familles apparentées à des déportés du camp de Dora et invitation à nous contacter**

**Le Mémorial Alsace-Moselle organise le 17 juin 2023 une rencontre de familles de déportés du camp de concentration nazi de Mittelbau-Dora.**

Sous la direction scientifique de Laurent Thierry et l'impulsion de l'Amicale Dora-Ellrich, un immense travail de recherche de plus de dix ans a permis de concrétiser un livre : *Le livre des 9 000 déportés de France à Mittelbau-Dora*. Cet imposant ouvrage sera offert aux familles invitées à Schirmeck lors d'une cérémonie officielle de mise à l'honneur des personnes déportées dans ce camp, esclaves et victimes du système concentrationnaire nazi.

Sur 60 000 détenus en un an et demi, 20 000 ont péri dans la souffrance, les mauvais traitements et l'épuisement au travail, dans ce tunnel qui abrite une usine souterraine à Dora. W. von Braun, « brillant ingénieur nazi », qui après avoir dirigé le centre de recherche de Peenemünde, arrive au commandement de cette unité de construction des missiles du 3<sup>ème</sup> Reich, dont les fameux V1 et V2. Ce scientifique ne reconnut jamais sa responsabilité et ne fut jamais inquiété.

**L'AFMD 67 Bas-Rhin, l'AFMD 68 Haut-Rhin et l'AMAM Schirmeck sont à la recherche de familles en lien avec un déporté de Dora. Enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants, nièces et neveux des 3 générations, sont invités à nous contacter. Ils seront invités à participer à la mise à l'honneur de leur ancêtre et recevront en cadeau le Livre des 9 000. Nous recherchons 29 familles dans le Haut-Rhin, 66 familles dans les Vosges (88), 18 familles dans le Bas-Rhin et 119 en Moselle (57).**

**Merci de nous contacter par téléphone  
au Mémorial de Schirmeck +33 (0)3 88 47 45 50**

[www.memorial-alsace-moselle.com](http://www.memorial-alsace-moselle.com)

Contacter l'Afmd 68 pour en savoir plus [aha68@orange.fr](mailto:aha68@orange.fr)

# Les rendez-vous de l'AMAM

LES CAFÉS D'HISTOIRE

Vendredi 3 mars 2023

## Les protestants d'Alsace face au nazisme

Par Michel Weckel, pasteur et auteur de *Ces protestants alsaciens qui ont acclamé Hitler*, la Nuée Bleue, 2022

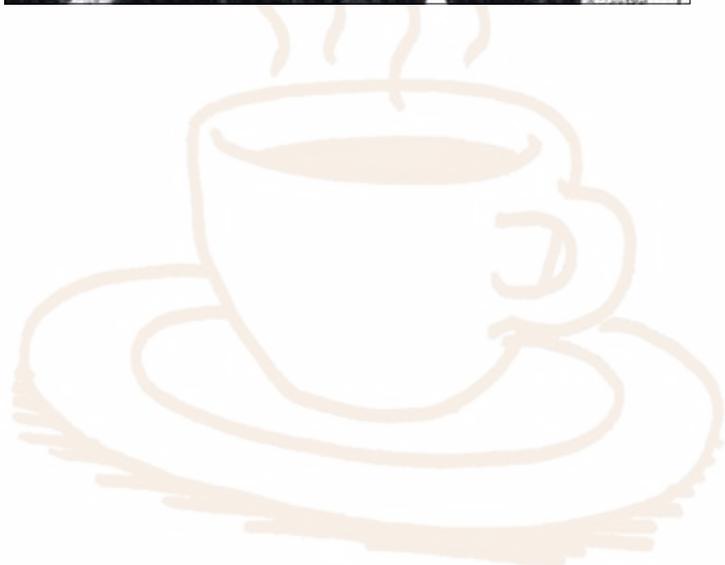
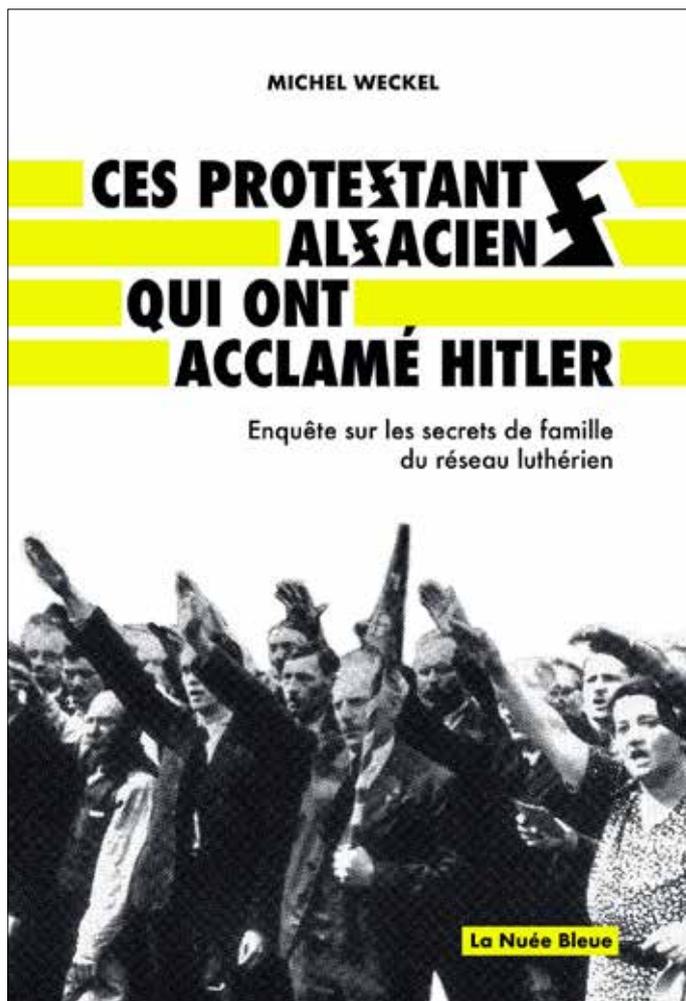


Michel Weckel dédicant son livre © DR

Pourquoi, en Alsace, de nombreux fils de pasteurs se sont-ils engagés volontairement dans les forces armées et l'administration nazies ? Par quelle idéologie étaient-ils animés ? Pourquoi tant de pasteurs ont-ils fait l'objet de sanctions après la guerre, tandis que d'autres ont pris la fuite dès novembre 1944 pour se cacher en Allemagne ? Le pasteur Michel Weckel, taraudé par ces questions, a mené une enquête quasi policière dans les archives départementales et auprès de familles alsaciennes. Il y a découvert tout un univers : celui de la compromission active et assumée d'une partie du monde protestant alsacien avec l'idéologie nazie dès les années 1930, puis tout au long de l'annexion.

Puisse ce livre Café d'histoire contribuer à faire connaître cette histoire longtemps occultée, avant que le malaise que ce silence a créé dans l'Église protestante alsacienne ne s'enkyste définitivement. Il est temps d'avoir le courage d'affronter ce passé. Sans jeter l'opprobre. « *Au moment où d'aucuns revisitent l'Histoire, il faut faire le pari que cette entreprise sera salutaire* », conclut Michel Weckel interrogé par la journaliste Yolande Baldeweck qui a préfacé son livre. ■

Michel Weckel,  
pasteur et auteur



Vendredi 9 décembre 2022

## Les cinémas à Strasbourg pendant l'annexion, programmation et fréquentation avec analyses de films

par Sébastien Soster, professeur d'Histoire responsable du service pédagogique auprès du Mémorial Alsace-Moselle



Juillet 1940 : réouverture du cinéma Broglie qui une semaine plus tard deviendra Rheingold © DR

cinéma, qui avaient pour habitude de regarder des films à la Chancellerie en s'entourant de stars, étaient convaincus que cet art constitue l'instrument le plus efficace pour « *toucher le cœur des masses* », dans la mesure où « *par sa faculté d'agir directement sur le sens poétique et l'affectivité, [...] il a un effet pénétrant et durable* ». Mais, plus qu'un simple outil de propagande, ils voyaient en lui le vecteur idéal pour éclairer les masses, les éduquer, les séduire, les informer ou les influencer... mais aussi les distraire comme ce fut essentiellement le cas entre 1933 et 1939. Ainsi, le cinéma devait illustrer la vision nazie du monde – sa *Weltanschauung*. Pour reprendre des termes cinématographiques, on pourrait parler d'un recadrage idéologique où racisme et antisémitisme figurent plein champ. C'est pourquoi ce cinéma reçut un statut particulier au sein des institutions du III<sup>e</sup> Reich. Et, en nationalisant l'ensemble de l'industrie cinématographique, les nazis en ont fait un puissant outil au service du Parti et de l'État. Le cinéma devint dès lors l'instrument privilégié de la transmission de l'idéologie nationale-socialiste.

En revanche, ce que l'on connaît moins bien, c'est quels sont, parmi les 1097 longs métrages sortis des studios de cinéma, ceux qui ont été projetés aux Strasbourgeois entre juillet 1940 et novembre 1944. Aussi, nous avons dépouillé les *Strassburger Neueste Nachrichten* (SNN) pour mettre au jour l'ensemble de la programmation cinématographique des salles strasbourgeoises afin de savoir s'il existe une politique cinématographique propre à la réannexion de l'Alsace, et dans quelle mesure les films de fiction participent ou non de la diffusion de l'idéologie nationale-socialiste. Autrement dit, c'est par l'œil de la caméra que nous

allons regarder le nazisme.

À travers les exemples passés en revue par S. Soster (notamment « *Leinen aus Irland* » traduit pour la France occupée par *Les Rapaces*), il semblerait que l'on puisse avancer l'idée selon laquelle dès le début de l'annexion de l'Alsace, le cinéma soit utilisé d'abord et avant tout à des fins politiques. Le film de fiction dénonçant ici de manière caricaturale des Juifs présentés comme des conspirateurs et des comploteurs d'autant plus dangereux qu'ils dissimulent leur identité, et les actualités rappelant aux Alsaciens qu'ils ont des membres à part entière de la *Volksgemeinschaft*, comme on peut également le lire sous la plume du journaliste Georg Franke au lendemain de la projection : « qu'ils [les Alsaciens] se feront une idée juste du bonheur que c'est d'être Allemand dans ce magnifique et victorieux Grand Reich qu'ils sont invités à réintégrer ».

Au terme de cette étude, il apparaît clairement que les autorités nazies ont utilisé le cinéma pour envoyer un message fort et sans équivoque aux Strasbourgeois, et plus généralement aux Alsaciens : « Vous appartenez de plein droit à la *Volksgemeinschaft* et notre ennemi commun est le Juif ». ■

Sébastien Soster,  
professeur d'Histoire responsable du service  
pédagogique auprès du Mémorial Alsace-Moselle



Plan des cinémas de Strasbourg sous l'annexion © DR

"LA COMPAGNIE AUX MOEURS & COUTUMES"

PRESENTE

# LA CICOÛNE N'A QU'UNE TÊTE



« Dehors, le fatras français ! »  
Affiche de propagande nazie destinée aux  
seuls territoires d'Alsace et de Moselle  
© DR



AVEC  
ERIC DEBROSSE, YVON VICTOR, FLORENCE BOURBON,  
PHILIPPE LAMENDIN, STEPHANE JOYEUX, ALAIN BORDIER,  
VALERIE COLETTE, PATRICK CASANOVA, IGOR FUTTERER.

MISE EN SCÈNE DE L'AUTEUR : IGOR FUTTERER

COLLABORATION ARTISTIQUE : ERIC PIRET  
COSTUMES : LAVIGUE    DECORS : PASCAL CHATTON  
MONTAGE LUMIÈRES & MUSICAL : ERIC PIRET



**DU 8 OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1997**

**Du mercredi au samedi à 20H30**

**dimanche matinée à 15H30**

**THEATRE DE MENILMONTANT**

15, rue du Retrait 75020 Paris. LOCATION : 01.46.36.98.60,  
Métro : Gambetta / Bus : 26 ou 96



MACIF  
garantir votre patrimoine

Galeries Lafayette / Fnac / Virgin Mégastore

## La cigogne n'a qu'une tête

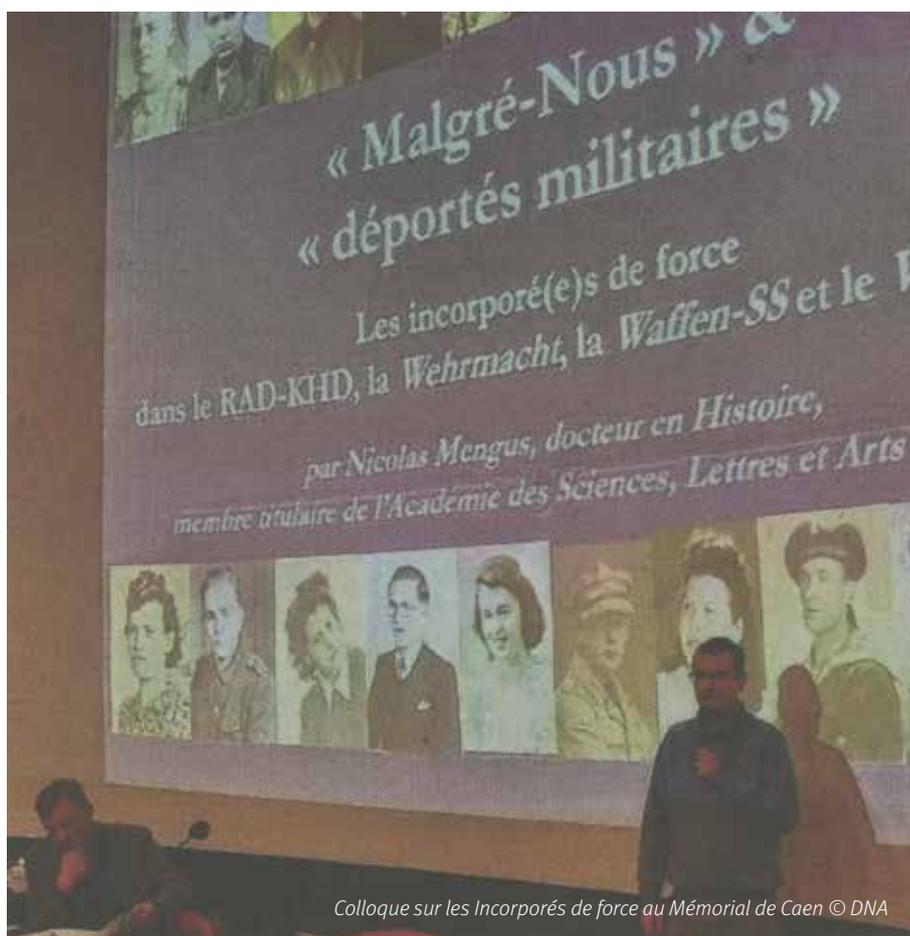


Mémorial de Caen © Le Parisien

En septembre 2022, les Amis du Mémorial de Caen (J. Fr. Morlay) et la SNIFAM (J. Bérard) ont organisé une rencontre dans la capitale normande, sur le thème : « Les Incorporés de force alsaciens et mosellans ». Chargé de piloter ce projet, Jean-Pierre Thiry, épaulé par son épouse Soazic, a élaboré avec infiniment d'empathie et de doigté un programme de trois jours permettant de comprendre, par une approche historique authentique, l'ampleur du drame de l'Alsace et de la Moselle annexées de force au Reich nazi. Tous les aspects furent abordés : l'originalité et l'évolution d'une région annexée entre 1871 et 1919 puis reprise en toute illégalité par la force en 1940, la mise au pas de la population par une germanisation et une nazification à outrance, l'incorporation de force dans la Wehrmacht et les S.S. et la présence de ces Malgré-nous sur tous les fronts de la Russie à la Normandie, la résistance des Alsaciens-Mosellans malgré l'existence des camps de Schirmeck et du Struthof, le drame d'Oradour-sur-Glane et le procès de Bordeaux. Après une tournée en Alsace et en Moselle, Jean-Pierre Thiry avait réussi à mobiliser la plupart des historiens et journalistes

régionaux ayant travaillé sur ce thème : Marie Goerg-Lieby, Claude Hérold, Éric le Normand, Nicolas Mengus, Gérard Michel, Marcel Spisser, Joseph Tritz, Alphonse Troestler, Jean-Laurent Vonau et Philippe Wilmouth.

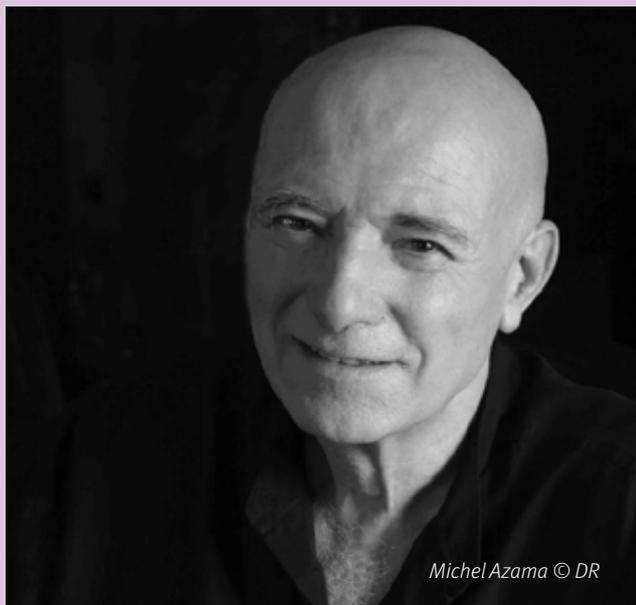
/ Nous reviendrons sur les différentes contributions au Mémorial de Caen dans notre prochain Courrier du Mémorial après parution des Actes de ce colloque.



À notre grand étonnement, un public important, assidu, intéressé s'est mobilisé pour découvrir cette page d'histoire inexistante dans nos manuels scolaires depuis la stupide réforme des programmes et des horaires de 2010. Si l'on excepte quelques membres de la SNIFAM, initiés par nos amis Nicole Aubert et Jean Bézard, l'ensemble des participants ignorait tout, mais absolument tout, de l'histoire de l'Alsace-Moselle qu'ils croyaient simplement occupée comme le reste de la France. Une exception cependant ! Dans les débats d'après conférence, je suis tombé sur un couple d'une cinquantaine d'années, très documenté sur le sujet. À ma question : « mais d'où vous vient cette remarquable connaissance ? » la femme m'a simplement répondu, le sourire aux lèvres : « La cigogne n'a qu'une tête ! ». Elle avait donc lu, ou vu, la pièce d'Igor Futterer ! J'en restai bouche-bée. Ce fut comme un choc et à l'instant-même je vis dans mon esprit Guernica ; sans la célèbre toile de Picasso, qui aujourd'hui se souviendrait de ce crime contre l'humanité, la place du marché bombardée par l'aviation allemande au service de Franco, près de 2000 victimes ? Mon esprit se mit à gambader. Et sans la « Jungfrau von Orléans » de Schiller, personne en Allemagne ne connaîtrait l'épopée de notre héroïne nationale. Et me voilà projeté au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-Ch. : c'est parce que Xénophon a écrit l'Anabase que nos érudits connaissent, plus de deux millénaires après,

la retraite des Dix Mille ! Ce fut comme un déclic : mais alors, bien sûr, « La cigogne » d'Igor Futterer, celle qui n'a qu'une tête, serait la pièce de théâtre qui dans les siècles à venir témoignerait de l'Alsace-Moselle nazifiée ! Ce fut comme une révélation ! Je pense au dernier Café d'histoire de Francine Mayran, psychiatre mais aussi peintre et céramiste : « Art, mémoire et transmission ». Son objectif : transmettre, par son œuvre artistique, la mémoire de la Shoah et d'autres génocides (tsigane, arménien, tutsi...). Comme un passeur de mémoire, elle prend le relais des derniers témoins directs, qui peu à peu s'éteignent, pour s'adresser à de nouveaux témoins pour éviter l'oubli et sensibiliser au danger de répéter l'histoire. Mais c'est exactement l'ambition de « La cigogne », le théâtre de notre ami Igor remplaçant la peinture comme véhicule de notre mémoire. Incontestablement, il nous appartient de faire connaître, de diffuser, de faire étudier en classe, et éventuellement faire mettre en scène par les clubs de théâtre des lycées et collèges... et de publier dans le Courrier du Mémorial ce document-témoin de la période la plus noire de notre histoire. Ni Michel Azama, ni Alexandre Adler ne nous désapprouveront ! ■

Marcel Spisser,  
président de l'AMAM



Michel Azama © DR

« La cigogne » d'Igor Fütterer, c'est un texte de théâtre puissant où se magnifient les effets de la propagande, du despotisme et du déchirement. Ceux qui résistent (*les moins nombreux évidemment*) ceux qui collaborent (*parfois avec enthousiasme*) ceux qui font l'autruche (*les plus nombreux, autre animal symbolique de la pièce*). C'est l'histoire douloureuse d'une Alsace-Moselle mise au pas nazi de 1940 à 1945, dans un récit sans aucune concession, qui invite le lecteur-spectateur à réfléchir aux effets de toute domination par la force. Tragédie donc, où les victimes, parfois consentantes, ont droit à notre admiration et les salauds, souvent aveugles, à notre dégoût.

Tragédie où l'analyse parfaite que nous donne Fütterer de l'implacable mécanisme de destruction nazi, dans une construction scénique remarquable, plonge l'ensemble des personnages dans les plus beaux dilemmes cornéliens.

Oui, « La cigogne » est une pièce éminemment politique, ce qui est considéré comme une tare dans le théâtre d'aujourd'hui devenu sacrément nombriliste, car son allusion historique c'est notre actualité : qui sont les aveugles d'aujourd'hui, collaborateurs involontaires ou non d'une propagande sournoise, d'une décérébration télévisuelle et journalistique qui nous invite à faire l'autruche face au climat, à la santé, à la démolition systématique du service public, au déni démocratique à l'œuvre tous les jours en France, et pousse à s'incliner devant des décisions arbitraires, des restrictions des libertés toujours plus nombreuses et hypocritement justifiées, des licenciements à la limite de la légalité sous prétexte d'hygiénisme ? Oui, Fütterer nous livre ici une prescription universelle, une prescription à la lucidité qui invite à réfléchir à nos petites lâchetés quotidiennes, à nos petites démissions qui aboutissent à de grandes catastrophes. Et comme à son habitude Fütterer, l'a écrite dans cette langue musclée et populaire qui le caractérise, où tout nous pousse à l'action, plutôt qu'à la nostalgie résignée. Enfin, et c'est de plus en plus rare, un texte où le théâtre joue son rôle de toujours : éveilleur de consciences, porteur d'émotions, miroir de chacun autant que de tous.

**Michel Azama**



Alexandre Adler © DR

« Monsieur Fütterer a écrit sur ce qu'a été la tragédie de l'Alsace occupée et nazifiée une pièce remarquable, pleine de retenue, subtile et surtout honnête. Le mécanisme de la collaboration, la volontaire comme l'involontaire, sont démasqués. La dureté des faits invoqués dans la transcription du massacre d'Oradour, et de l'épilogue soviétique est bien conforme aux faits. Il n'y a trace ni de complaisance, ni d'hostilité aux Russes, ni de révisionnisme historiographique malsain dans l'exposé à la fois dramatique et didactique qu'il nous fait du terrible mécanisme qui a brisé ainsi une génération alsacienne, profondément française et partout abandonnée de tous. Du théâtre sans prise d'otage. »

**Alexandre Adler**



Igor Futterer © DR

## Igor Futterer

### Ma liberté c'est celle des autres

Dramaturge et metteur en scène, Igor Futterer revendique un théâtre du dilemme, dans un style qui met au ban toute complaisance. Fort d'une œuvre textuelle viscéralement ancrée sur le traitement des maux de notre société, sa singularité va de pair avec son parcours créatif, dans sa volonté de s'attaquer à l'inabordable sans prise d'otage.

Il est auteur et metteur en scène d'une dizaine de pièces, dont *De marbre et de sang*, *Scènes à griller de mon petit barbecue théâtral*, « *La cigogne* » n'a qu'une tête (Bourses DMDTS & CNL), *Les poupées de chiffon* (prix du public Europe 1), et *Une rose rouge pour un café noir* (Bourse Beaumarchais-SACD)...

Il est publié chez Crater, aux Éditions de l'Amandier et dernièrement aux Éditions Christophe Chomant, avec *Neptune* (2018) et *Aftershave* (2019).

En 2003 il intègre le répertoire du Centre National des Écritures du Spectacle, lors d'une résidence d'auteur à Villeneuve-lès-Avignon.

Depuis 2001, il collabore à différents comités de lecture, théâtre de Ménilmontant, le Convent d'auteurs, Le festival de l'Oise, Paris fait sa comédie, le Panta Théâtre...

Il conceptualise le *Salon du Théâtre et de l'Édition Théâtrale-EAT*, et le *Prix des Cent Livres*, pour saluer et valoriser tous ceux qui œuvrent à la diffusion du texte théâtral.

En 2008, il adapte et met en scène *Entretiens avec le professeur Y* dans *La Nord-Sud* de Louis-Ferdinand Céline au Théâtre Clavel avec Roland Farrugia et Marcel Philippot.

À la télévision, il écrit pour *Caméra Café* et l'émission culte « *Ça va se savoir* ».

Pour le cinéma, il écrit *Les Yeux du Destin* (Bourse Beaumarchais-SACD), *Demain j'arrête !* (Bourse Beaumarchais-SACD), *La Nouvelle Athènes* adaptation du roman éponyme de René Swennen, ainsi que de nombreux scénari de court-métrage.

Depuis 2009, il dirige des ateliers-théâtre, où il défend et transmet l'écriture dramatique d'aujourd'hui et les auteurs vivants, mais également le répertoire de ce grand classique du théâtre qu'est Molière auprès du jeune public au travers d'un atelier unique en son genre Le Petit Molière. Dans le cadre des événements du 75<sup>ème</sup> anniversaire de la bataille de Normandie, il organise la deuxième édition d'une manifestation cinématographique unique en son genre intitulée Kino D.Day (70<sup>ème</sup> 2014 & 75<sup>ème</sup> 2019). Toujours sur la période, il écrit et met en scène avec le comédien Christophe Amisili, qui incarne les 14 personnages de la pièce, *Neptune*, première comédie-dramatique sur le débarquement du 6 juin 1944.

Il rejoint les Écrivains Associés du Théâtre en 2001 à l'initiative de Jean-Michel Ribes, intègre le conseil d'administration et développe une politique d'action de diffusion des auteurs d'aujourd'hui (Jean-Claude Grumberg, Michel Azama, Jean-Paul Farré, Nicole Sigal, Eugène Durif, Jean-Gabriel Nordmann, Natacha de Pontcharra, Christian Rullier, Marc Dugowson, Dominique Paquet...) dans des lieux mythiques, tels que le Palace et l'Hôtel Lutetia. Il a obtenu de multiples bourses reconnaissant la qualité de son écriture et une part de son œuvre a intégré le fonds de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine. Il mène depuis 2014, sur le territoire normand, une collaboration artistique de terrain avec Landing Production et nombre de partenaires culturels, dont le Cinéma LUX, TSF98, Le Café des Images, La centrifugeuz, ACTEA..., sur des actions d'éducation artistique en milieu scolaire, médico-social et carcéral, ainsi que sur différents évènements à forte dimension populaire et toujours en direction des publics éloignés de la culture.

Igor a bien voulu répondre à nos questions ; nous reproduisons ci-après l'interview...

## Pourquoi avoir choisi le thème de l'Alsace-Moselle annexée pour votre premier texte de théâtre ?

Au sortir de mon expérience d'écriture dans le « Café-théâtre », je voulais écrire pour le théâtre une première pièce originale, épique et inattendue. Il y a toujours eu chez moi un intérêt marqué pour l'histoire avec un grand H, et nous venions tout juste de sortir des célébrations du 50ème de la deuxième guerre mondiale, le sujet est devenu de fait une pure évidence, puisqu'il n'y avait absolument rien sur la question, dans le domaine théâtral.

## Quelle est la part de vécu familial ?

La trame fictionnelle de « La cigogne » résulte d'une synthèse composée de 20% d'histoire familiale et de 80% d'histoires collectives. Elle s'inspire majoritairement de mon grand-père maternel, clerc d'huissier, mort dans un camp en URSS trois mois après sa capture, de sous-alimentation.

## Le texte date de 1996, comment avez-vous procédé pour vous documenter ?

À une époque où internet était encore totalement balbutiant, j'ai travaillé essentiellement à partir du livre de Pierre Rigoulot « La tragédie des Malgré-nous » et de celui d'un récit de Malgré-nous trouvé sur les rayonnages de la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Beaubourg. C'est mon grand-père paternel qui a effectué la contre-visite.

## Il n'y a qu'un seul mot en alsacien et aucun mot en allemand, pourquoi ?

Ce fut la première grande décision du chantier, écrire intégralement en français. Le choix du français qui ne correspond pas à la réalité historique, puisqu'il était interdit, c'est le choix de l'universel et d'un verbatim accessible à tous sans traduction et sans distinction. En outre, techniquement, cela permet au spectateur d'accéder directement au cœur du quotidien de ce drame national, et d'opérer au mieux le principe cathartique chez le spectateur. La langue pour moi, c'est à la fois la première barrière mais également la première passerelle. En outre, avec le choix du français intégral, « La cigogne... » rétablissait à l'époque l'équilibre, puisque l'unique texte dramatique sur une partie du drame était celui de Germain Muller « Enfin... » essentiellement en alsacien et maintenant traduit.

## Quelle est la part de fiction et de réalité historique ?

Tout s'entremêle très vite entre le vécu des uns et des autres, mais tout est rigoureusement historique, et l'ensemble des faits présents dans le texte ont été vécus par l'un ou l'autre des individus qui m'ont servi de modèle. Mon imaginaire fictionnel n'intervient que

dans le liant de l'ensemble de ces éléments, afin de leur donner vie. Par exemple pour le cas de Joseph, il y a cinq sources différentes, mon grand-père maternel, paternel et le vécu de trois autres « Incorporés de force ».

## Comment s'est comporté le public parisien à l'accueil du texte ?

Pour l'ensemble du public parisien, cela a été une découverte totale. À chaque représentation l'on organisait une collation au foyer. Les propos ont toujours été les mêmes, « On ne savait pas... »

## Quels ont été les passages les plus délicats à écrire ?

Il n'y a pas eu à proprement parler de passages plus durs que d'autres à écrire. En revanche, ce qui a été le plus compliqué, c'est de synthétiser l'ensemble des vécus et des événements historiques, pour en produire une mixture destinée à entrer dans la tête des personnages. La préoccupation constante était de conserver l'équilibre dramaturgique en évitant soigneusement le piège de la narration ou du monologue.

## Y-a-t-il des arrangements ou aménagements avec l'Histoire ?

Il y a deux arrangements avec l'Histoire, l'un à des fins pédagogiques, l'autre dramaturgique. Le pédagogique concerne la mention du Struthof en lieu et place du camp de Schirmeck. Je sais que l'existence du camp était confidentielle à l'époque, alors qu'en revanche tout le monde connaissait le camp de rééducation de Schirmeck. Toutefois à l'époque, en 1996, à Schirmeck il n'y avait rien, et c'est pour cette raison que j'ai préféré envoyer directement le spectateur au Struthof. Aujourd'hui il y a le Mémorial. L'arrangement dramaturgique concerne Oradour-sur-Glane, dont le nom n'est certes pas prononcé mais évoqué pour des raisons de construction théâtrale. En effet, je ne pouvais me permettre de perdre le spectateur dans des aller-retour entre la France et l'URSS, pour traiter à la fois d'Oradour et des camps soviétiques, j'ai donc pris le parti de reproduire le massacre et son jugement, dans une version à l'identique, mais sur le front russe.

## Pourquoi avoir choisi le théâtre ?

Il y a deux raisons à cela. La première n'est autre que la suite logique de mon parcours de comédien, puisqu'au sortir du « Café-théâtre », j'avais une disposition à l'écriture que j'ai mise à profit. L'autre raison, c'est l'accessibilité. Même si j'ai toujours pensé cinéma dans un coin de ma tête, le théâtre, de par sa contrainte moins lourde en termes de création, me permettait de franchir le premier pas, avant une adaptation au grand écran.

### Quel est l'historique du titre ?

Le titre n'est pas pour moi un élément déclencheur de l'écriture, en revanche il se doit d'être chargé de sens pour le spectateur et de l'interpeller. Toutefois, j'y réfléchis toujours en parallèle à l'écriture. J'ai eu comme premier titre « Hinaus » de l'affiche de Späty, mais personne ne comprenait l'allemand, et même traduit « dehors », cela ne fonctionnait pas. L'idée de « La cigogne... » a émergé d'une réflexion sur les représentations symboliques de l'Alsace par les parisiens, et la première des associations c'était celle de l'oiseau. De là, j'ai introduit l'ambivalence du texte de Cocteau qui rejaillit sur son titre, « L'aigle à deux têtes » et j'ai opéré le transfert. Mais « La cigogne à deux têtes » ne correspond pas non plus à une réalité, et au surplus trop proche des « Alsaciens ou les deux Mathilde ». L'évidence s'imposait alors, « La cigogne » n'est ni française ni allemande, elle est alsacienne et n'a donc qu'une tête !

### Quelles sont les anecdotes les plus marquantes du spectacle ?

Il y a en a deux que j'adore. La première, au sortir du spectacle et pendant le verre offert au foyer du théâtre de Ménilmontant, je suis en pleine discussion avec des spectateurs aux côtés du comédien qui joue le rôle de Werner, le personnage intergénérationnel du spectacle, et qui donc de fait aurait pu avoir vécu les choses. Un autre spectateur arrive vers le comédien, lui prend les mains et lui dit : « Monsieur vous avez écrit un texte magnifique ! » en pensant qu'il s'agissait d'une autobiographie. Et le comédien s'empresse de lui répondre « Non ce n'est pas moi qui l'ai vécu, c'est le petit jeune qui l'a écrit. » La seconde, toujours à l'occasion du verre au foyer, un jeune « bachelier » de 17 ans, me dit « Si j'avais été à la place de Joseph, eh bien je ne sais pas ce que j'aurais fait ».

### Comment le texte a-t-il été accueilli dans votre famille ?

L'ensemble de ma famille a été à mes côtés, à commencer par ma mère. C'est mon grand-père paternel qui a effectué la contre-visite du texte pour sa véracité. Et tout le monde a été soufflé par le résultat.

### Quel était le cahier des charges du chantier d'écriture ?

Le maître-mot du chantier, c'était l'équilibre. Quand j'ai entamé la carrière du texte j'avais dans la tête l'image de la cathédrale et la complexité de sa réalisation, sous-sol instable, pilotis, et volonté d'un édifice magistral. De fait, à l'identique de ce défi architectural, il fallait que l'œuvre soit incontournable et à la croisée entre divertissement et éducation.

### Comment le texte a-t-il poursuivi son voyage ?

Au sortir du « scriptorium », le voyage a commencé en fanfare, puisque l'écriture a été saluée par deux bourses d'état qui reconnaissaient les qualités de son auteur. Puis le chemin est devenu plus compliqué lorsqu'il s'est agi de porter le texte à la scène, car aucun théâtre public ne s'est emparé de la pièce. La création au théâtre de Ménilmontant en 1997 a été un véritable combat, tout comme l'organisation de la tournée en Alsace en 1998. Malgré une aide à l'édition induite dans la bourse d'auteur, le texte ne trouvera son éditeur qu'en 2001, avant d'être réédité en 2006 chez un autre. Aujourd'hui toujours pas de reprise du texte, la circulation des œuvres étant le problème majeur du domaine, sous prétexte de nouveauté.

### Quel est l'avenir du texte ?

Le colloque « *L'incorporation de force en Alsace-Moselle (1942-1945)* » au Mémorial de Caen le mardi 27 et mercredi 28 octobre 2022, a de manière totalement inopinée, donné au texte les moyens de son ambition, par une succession de rencontres et de hasards. Celui-ci va maintenant paraître sous forme de feuilleton dans le *Courrier du Mémorial d'Alsace-Moselle*, durant l'année 2023, et sera présent en clôture des « Actes » du colloque, comme un passage de témoin aux jeunes générations et un support à la disposition des enseignants.

/ Pour toutes ces raisons, nous commençons aujourd'hui la publication de la pièce d'Igor qui paraîtra en feuilleton dans le *Courrier du Mémorial*.



## ACTE I

*La lumière se fait sur le débit de vin « La Cigogne ». Angéla et François sont assis à une table. Charles est accoudé au comptoir et lit le journal. Werner, le patron, s'affaire derrière son bar. On entend au loin une parade militaire.*

**WERNER :** (Donnant un coup de torchon sur le bar.) Et bien voilà c'est gagné ! Ils peuvent être contents là-haut, les politicards foireux du Groß Paris. Ils ont fait du beau boulot. Deux mois pour prendre la raclée du siècle, chapeau ! On les aurait laissés passer, qu'on n'aurait pas vu la différence, il suffisait de les inviter ! Non mais écoutez, écoutez-moi ça. Ah ils marchent pas à l'économie, eux, ils pètent le feu. Ah ça ! Ils peuvent être fiers de leur victoire éclair, si on avait été là comme à la « der » nous les anciens, ils seraient pas ici c'est sûr. Mais moi je peux vous le dire, heureux comme ils sont les doryphores de leur revanche. Ils vont en faire voir de toutes les couleurs à ceux de « l'intérieur », je les connais. Mais une fois de plus, qui est-ce qui vont se les farcir en permanence, je vous le demande, hein ?

C'est nous bien sûr. Et pour combien de temps cette fois, vous pouvez me le dire ?

**ANGELA :** (Qui feuillette un magazine.) Arrête de t'énerver Werner, et regarde plutôt dans ta tasse de café, tu trouveras peut-être la réponse.

**WERNER :** T'as raison de rire Angéla, t'as pas connu ça toi ! Et vous non plus bande d'imbéciles. Car moi je peux vous dire une chose, maintenant qu'ils sont là, pour les foutre dehors, vous aurez intérêt à vous lever de bonne heure !

**FRANÇOIS :** C'est vrai qu'il n'a pas la vue basse le petit moustachu, il veut nous en coller pour mille ans. Et vu comme c'est parti, j'vois pas qui pourrait l'empêcher de le réaliser son rêve allemand. Werner, la même chose s'il te plaît.

**WERNER :** Sûr fiston ! La Rhénanie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la France ; pas de doute, c'est un gourmand ! (Il sert Angéla puis François.) Et demain pour « Monsieur » qu'est-ce que ce sera ? L'Angleterre, la Russie, les États-Unis. Y'a pas de raison qu'il s'arrête en si bon chemin, on n'a pas arrêté de lui remplir son auge !

**CHARLES :** À qui la faute, on les connaît les ennemis de la France. Ben quoi ? J'ai dit une bêtise ?

**WERNER :** Mais non voyons ! Il suffit d'être réglé sur la bonne fréquence. Radio Stuttgart, c'est bien 320 KHz ?

*Werner retourne derrière le bar et range la bouteille.*

**CHARLES :** Parce que pour toi les « Angliche » ils se sont pas fait la malle à Dunkerque !

**WERNER :** Peut-être bien, et peut-être bien aussi qu'ils avaient pas le choix. De toute façon c'est pas pareil, c'est pas lui l'ennemi.

*Charles prend son verre et va s'asseoir à une table.*

**CHARLES :** Mais bien sûr restons aveugles, c'est tellement plus commode pour vivre en harmonie. Seulement dites-vous bien une chose. Maintenant qu'ils sont à nouveau, bien tranquilles sur leur île, en toute sécurité. Ils ne tarderont pas à nous oublier et s'il le faut, ils pactiseront avec leurs cousins d'outre-Rhin. Il faut croire que tu as vraiment la mémoire courte Werner. C'est bien aux Dardanelles que tu as perdu ton poumon, quand ils vous ont lâchés sur la plage, non ? Et je te passe les détails, parce qu'on la connaît par cœur ton histoire, alors !

**ANGELA :** Alors, (*Qui se remet du rouge à lèvres.*) ce n'est pas une raison pour écouter radio Stuttgart.

**CHARLES :** Autant que je sache, tu lis bien des périodiques féminins qui viennent du même coin. Mais peut-être qu'il est aussi interdit de lire !

**ANGELA :** La mode c'est pas pareil.

**CHARLES :** Évidemment, c'est universel, mais rassure-toi, Angéla, la bêtise aussi elle passe les frontières. Parce que tu crois sincèrement que sur radio Paris, le discours est différent ? Oh que non ! Ils nous servent le même baratin. On a l'armée la plus redoutée du monde, la plus belle flotte, les plus grandes colonies, et surtout la plus imprenable des défenses ; la ligne Maginot. « Nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts ! »

**WERNER :** Mais si tu te plais pas en France fallait passer de l'autre côté en 33 ! Comme ça, tu serais revenu au pays en vrai vainqueur pour la parade, comme l'autre voyou dans son Autriche natale. Mauvais français, va !

**CHARLES :** Moi, mauvais français ! Pourquoi ? Car je me trompe peut-être au sujet des anglais, ils ne nous ont pas lâchés !

**WERNER :** Les « anglische » c'est peut-être des faux-culs, d'accord ! J'dis pas, et je suis mieux placé que toi pour le savoir. Mais de là à copiner avec les doryphores, y'a une marge. Parce qu'où était-il « Monsieur la morale » en septembre 39 pour la mobilisation générale ? Ah oui c'est vrai, j'oubliais, il était en face, trop occupé à vendre sa camelote à ces salopards pendant que ses camarades partaient pour le front. Mais comme toujours, c'est moi qui suis un vieux demeuré. Aujourd'hui, il faut avoir le sens des affaires. Alors pourquoi risquer sa vie pour une médaille quand on peut l'acheter ? Si ton père t'entendait lui qui est tombé à Verdun au champ d'honneur, il te mettrait une de ces corrections dont tu te souviendrais, et il aurait pas tort. Mauvais français !

**CHARLES :** Mais vas-y Werner, te prive surtout pas !

**ANGELA :** Arrête Charles s'il te plaît !

**CHARLES :** En vertu de quoi, je devrais arrêter ?

**FRANÇOIS :** Parce que c'est inutile et que cela ne mène à rien. Tout ça c'est du passé, il faut l'oublier et ne plus en parler.

**CHARLES :** Ah voilà, l'artiste a parlé et tout le monde l'écoute, c'est la voix de la sagesse ! Tu vois Werner je pense que tu devrais changer le nom de ton bistrot. « La cigogne » ça veut plus dire grand-chose, tu devrais plutôt l'appeler « au rendez-vous des autruches », c'est plus conforme avec la réalité.

**ANGELA :** Charles arrête !

**CHARLES :** Arrête, arrête, tu n'as que ce mot-là à la bouche ! Et bien non je n'ai pas envie d'arrêter !

**ANGELA :** S'il te plaît Charles, si tu le fais pas pour eux fais-le au moins pour moi.

**CHARLES :** Non Angéla, même pour toi. (*Qui se lève son verre à la main.*) Eh bien oui, Monsieur Werner ! Oui, je fais du commerce avec eux. Mais tu sais aussi bien que moi qu'ils sont certainement bien plus réguliers en affaire que ceux de « l'intérieur » ! Oui j'ai aussi tout fait pour éviter la mobilisation générale et j'en suis bien content vu le résultat. Encore une chose Werner toi qui parles si bien de mon père. Tu crois vraiment, toi qui as eu le courage de désertier avec lui pour passer en France en 14 ; que si Guillaume II n'avait pas engagé cette guerre, la France en aurait fait une exprès pour nous libérer ? Penses-tu, elle avait bien mieux à s'occuper la mère patrie avec ses colonies. Nous les Alsaciens on est des demi-boches, alors pourquoi se soucier de nos états d'âme ? Hein ! Pourquoi ?

**WERNER :** Tu fais bien de parler d'états d'âme, plus je t'écoute, plus j'ai honte pour ton père. Comment un homme comme lui a-t-il pu mériter un fils pareil !

**CHARLES :** Oh tu sais le plus simplement du monde, grâce à une femme. Une femme qui tous les soirs étouffait ses pleurs, en tenant entre ses mains une photo sur laquelle étaient épinglées deux minuscules médailles. Ou tout bêtement comme toi, qui as perdu ta femme et ta fille. Pour la même raison ; la patrie.

*Werner s'avance vers Charles.*

**WERNER :** Tu n'as pas le droit de dire ça ! Ah j'ai honte, j'ai vraiment honte pour lui ! Tu me dégoûtes !... Tu ...

*Angéla se lève, se dirige vers Werner et le reconforte.*

**ANGELA :** Calme-toi, Werner, ce n'est rien. Il ne pense pas vraiment ce qu'il dit.

**FRANÇOIS :** N'empêche que dans le fond, il n'a pas tout à fait tort.

**ANGELA :** Non mais vous le faites exprès ou quoi !

**WERNER :** Mais allez-y. Puisque ça a l'air de vous faire tellement plaisir de les voir. Allez-y Allez les accueillir ! (*Il prend les fleurs du vase et s'avance vers François et Charles.*) Voilà même des fleurs. (*Il les lance.*) C'est la maison qui les offre ! Nom de dieu de...

**ANGELA :** (*Prend Werner par le bras et le fait s'asseoir.*) Arrête Werner tu t'énerves pour un rien. C'est pas ce

qu'ils voulaient dire. On est tous fiers d'être français. Comme on est tous fiers d'être alsaciens. Et rassure-toi, ça ne nous fait pas plus plaisir qu'à toi de les voir. Ils se sont mal exprimés et tu as pris ça trop à cœur, c'est tout. Ce qui les gêne, c'est le sentiment qu'une fois de plus nous sommes les laissés pour compte de l'affaire. C'est toi-même qui l'as dit.

*François se lève, ramasse les fleurs et les arrange dans le vase.*

**WERNER :** Je sais bien. Mais ce n'est tout de même pas une raison pour trouver des excuses qui n'en sont pas. La défaite ce n'est pas uniquement la faute aux anglais. C'est la faute à nous tous, qui n'avons rien fait pour empêcher ça.

*Angéla est passée derrière le bar et range ce qu'elle trouve.*

**CHARLES :** Ah ! S'il te plaît Werner, épargne-nous ce genre de discours. C'est bien joli ça, la responsabilité collective. Mais ce n'est ni toi ni moi qui étions aux commandes pour agir. (*Il montre la rue.*) Les dés sont jetés. Alors plutôt que de culpabiliser, regarde la vérité en face comme tu l'as fait jadis. Maintenant qu'ils sont à nouveau là. Il n'y a pas quinze solutions, à nous de choisir la meilleure.

**FRANÇOIS :** Fuir ou s'assimiler, c'est ça ? (*Qui retourne s'asseoir.*)

**CHARLES :** Tout juste, à la seule différence toutefois que pour ceux de « l'intérieur », nous sommes des veinards. Eh oui François ! Non contents d'être déjà des demi-boches, nous sommes devenus les citoyens d'un grand Reich que rien n'arrête. Que veux-tu qu'il nous arrive de mieux ! Pour eux on n'a rien à regretter. Nous sommes du côté des vainqueurs !

**WERNER :** Mais vas-y, crache-le ton *sieg heil* ! (*Angéla revient derrière Werner.*)

**ANGELA :** Arrête, Werner il voulait pas dire ça.

**WERNER :** Non bien sûr, il ne veut jamais dire ça, c'est moi qui ne le comprends pas ! Mais c'est normal puisque je suis un vieux demeuré qui radote. Le problème, c'est que le vieux demeuré lui, il ne voit qu'une seule solution, mais c'est couru d'avance, c'est pas la bonne.

**CHARLES :** (*Qui s'assoit à la table de François.*) Assurément que c'est la bonne Werner. C'est même elle qui te donnera un aller pour Dachau.

**FRANÇOIS :** Dachau ?

**CHARLES :** Mais qu'est-ce que vous croyez, qu'on est simplement repassé de l'autre côté de la barrière. Non ! C'est le règne de l'ordre nouveau. Il faut te réveiller Werner, ce n'est plus l'Empire et ses aristos prévenants aux casques à pointes et au savoir-vivre, c'est le national-socialisme. Et pour les réfractaires, ce n'est pas douze balles dans la peau avec les honneurs, c'est l'oubli, c'est Dachau.

**FRANÇOIS :** Dachau, Dachau, c'est quoi Dachau ? Une prison modèle ?

**CHARLES :** Dachau, c'est le cadeau du national-socialisme pour tous ceux qui n'y croient pas. C'est l'univers concentrationnaire. Un endroit où, quand tu crèves, c'est une délivrance mêlée à l'absolue certitude de basculer dans l'oubli. Voilà Dachau !

**WERNER :** Et alors, quoi de neuf ? C'est pas autre chose que notre Cayenne chez ces salopards.

**CHARLES :** Tu as raison mais maintenant ils sont ici. Et c'est moi qui peux te le garantir, nul besoin de résister pour qu'on t'y réserve une place. Il te suffit de penser pour obtenir un billet. Je le sais, je les ai vus faire.

**ANGELA :** C'est fini oui ? Trouvez un autre sujet de conversation, sinon moi je m'en vais !

*Angéla se dirige vers une table où se trouvent ses affaires. François l'attrape par le bras.*

**FRANÇOIS :** Mais non Angéla, reste, ils vont arrêter, Allez hop là, c'est moi qui paye la tournée ! Werner s'il te plaît, la même chose pour tout le monde ! On va pas s'engueuler pour si peu, hein ! Quelqu'un n'a pas une bonne histoire bien graveleuse ? Ah mais voilà beaucoup mieux ! Vas-y Werner, et n'hésite pas ! Ça fait trop longtemps qu'elle se languissait toute seule, celle-là ! Alors, personne n'a trouvé une bonne petite histoire ? Toi Angéla t'en connais bien une, avec toutes les confidences qu'on doit te faire dans la boutique ça devrait être facile, non ?

**ANGELA :** On pourrait déjà trinquer ! Qu'est-ce que t'en penses ?

**FRANÇOIS :** Eh bien mes enfants, c'est la meilleure de la journée celle-là ! Avec toutes ces bêtises on en oublie même la plus sacro-sainte des traditions. Honneur aux dames, Angéla à quoi trinquons-nous ?

**ANGELA :** Je sais pas moi ! À la libération !

**FRANÇOIS :** (*Cherchant l'approbation des autres.*) Eh bien, à la libération ! (*Ils trinquent.*)

**FRANÇOIS :** Aucun doute là-dessus, c'est pas du

Pastis ! Tu nous avais caché ça ! Bravo Werner ! Allez à toi maintenant, trouve-nous un motif plus drôle qu'on rigole un peu !

**WERNER :** Au gai Paris ! Et ses petites femmes !

**FRANÇOIS :** Ah oui ! Au gai Paris ! Au Moulin Rouge ! A Pigalle ! Au..., comment s'appelle-t-il encore celui-là ?

**WERNER :** Les Folies Bergères.

**FRANÇOIS :** Oui voilà c'est ça ! Les Folies Bergères. Au Folies Bergères ! Qu'est-ce qu'on avait ri là-bas, tu te rappelles ? Et ce bar à Pigalle, le... le... ?

**WERNER :** Le sans-souci !

**FRANÇOIS :** Le sans-souci ! Mon Dieu quel endroit. Et cette matrone, au corset bourré comme le cabas un jour de paie. Tu t'en souviens ?

**WERNER :** Tu penses si je m'en rappelle ! Irène, « Madame Irène » « Donne-moi ton oseille chérie et tu vas chanter comme une sirène, parole d'Irène ! »

**FRANÇOIS :** Ah ça ! Tu parles d'une artiste, elle était soudée au comptoir quand elle nous a accostés. C'est nous qui avons bu, et c'est elle qui ne tenait plus debout. Ah, quelle soirée !

**WERNER :** Même que c'est Charles qui est monté avec !

**FRANÇOIS :** Oui, et à l'œil « Monsieur », à l'œil !

**WERNER :** Ah ça ! Question baratin il a pas son pareil le Charles ! Il connaît bien son affaire !

**FRANÇOIS :** Mais non Werner ! C'est de la philosophie. Charles est un philosophe. Et pas que du comptoir.

**CHARLES :** (*Se lève.*) Vous avez raison, rigolez un bon coup. Car quand vous sortirez la tête du sable, il sera trop tard.

**FRANÇOIS :** Allez Monsieur le philosophe descends de ta chaire. Et viens te noircir avec tes copines les autruches. Allez, viens. Te fais pas prier. (*Qui invite Charles à se rasseoir.*)

**CHARLES :** Mais vous le faites exprès ou quoi ! On est annexé ! C'est le national-socialisme, ce n'est pas...

**WERNER :** (*Qui se lève.*) Ta gueule ! Maintenant tu la fermes ! Et tes discours d'en face tu te les mets où je pense ! Parce que « Monsieur » est peut-être un prophète. Mais ici c'est moi le patron. Alors tu te la fermes, ou tu prends la porte ! Vu !

**CHARLES :** Pauvres niais.

**WERNER :** Mais je vais te tuer espèce de salopard ! (*Qui s'avance vers Charles et l'empoigne.*)

**ANGELA :** Mais arrêtez ! Vous êtes complètement fous ! Arrêtez !

**WERNER :** J'veais le tuer !

**FRANÇOIS :** (*Qui se lève et s'interpose.*) Arrête Werner, arrête ! Laisse-le tranquille ! Ça ne servira à rien.

**WERNER :** Oh que si ! Ça servira à le vider de tout le purin qu'il a dans le crâne. Espèce de pourriture ! Fous-moi le camp ! Hors de ma vue ! T'es qu'une crevure, un fumier, un salopard de mémoire, un boche puant !

**CHARLES :** Vas-y, défoule-toi, cogne sur la vérité. Étouffe-la, censure-la, si ça peut te faire plaisir. Tu pratiques les mêmes méthodes qu'eux, seul ton idéal est différent. A refuser d'accepter la vérité t'en crèveras comme mon père !

**WERNER :** (*Qui s'extrait de l'emprise de François, prend une bouteille et menace Charles.*) Lâche-moi, faut que je le tue !

**FRANÇOIS :** (*Qui tente de s'emparer de la bouteille.*) Arrête Werner, t'es devenu dingue ou quoi ? Lâche ça, lâche ça !

**WERNER :** Mauvais Français, j'veais te crever, mauvais français !

*Joseph entre dans le bar. Il reste sur le seuil et observe la bagarre. Il est vêtu d'une capote militaire, porte le calot et tient à l'épaule son paquetage. François, Charles et Werner sont en pleine empoignade. Angéla s'écarte du groupe, se dirige vers ses affaires et découvre Joseph. Elle s'arrête face à lui.*

**ANGELA :** Joseph... Joseph ! (*Qui se précipite vers lui et l'embrasse, puis se retourne violemment et s'adresse aux autres.*) Mais regardez au lieu de vous taper dessus.

*Les jurons et l'empoignade s'arrêtent, ils font place à la gêne et au ridicule. Angéla débarrasse Joseph de son paquetage et le prend par le bras. Ils se dirigent vers la table où Angéla a déposé ses affaires. François s'avance vers Joseph.*

**FRANÇOIS :** Joseph ! (*Qui l'embrasse.*)

**CHARLES :** (*Qui s'avance.*) Y'a pas à dire, t'es verni ! Pas une égratignure, rien, entier. Ça fait rudement plaisir de te voir !

**WERNER :** (*Qui se fraie un passage.*) C'est bien mon gars. Malgré la douleur des événements, tête haute. (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Tu peux être fier d'être de retour parmi nous. Tu y étais, toi.

**ANGELA :** (*Qui repousse tout le monde.*) Ah non ! Ça ne va pas recommencer. Pas maintenant qu'il est là.

Il n'est pas revenu pour écouter vos salades. Ça suffit pour aujourd'hui. (*Sur Joseph avec attention.*) Tu as soif, tu veux boire quelque chose ?

**JOSEPH :** Merci, Angéla. Werner, comme d'habitude s'il te plaît ! (*Qui s'assoit.*)

**WERNER :** Allez hop là ! (*Qui se dirige vers le bar.*) Ce soir c'est la maison qui rince. C'est la tournée du héros.

**CHARLES :** Alors raconte ! Comment c'était là-bas ?

**ANGELA :** Mais c'est plus fort que vous. Vous ne pouvez pas le laisser souffler cinq minutes. Si vous tenez tellement à savoir comment c'était, vous n'aviez qu'à y aller. Comme si ça ne vous suffisait pas de le revoir entier.

**JOSEPH :** Laisse, Angéla, je les comprends.

**ANGELA :** Moi non ! J'en ai plus que marre de toutes vos horreurs. À croire que ça vous fait vraiment plaisir qu'elles existent, rien que pour pouvoir mieux vous taper dessus. La guerre, c'est à cause de gens comme vous et de leurs idées à la gomme.

**CHARLES :** Eh bien tu vois François, bientôt, nous n'aurons même plus besoin d'excuses pour éviter la mobilisation. Elles iront à notre place.

**FRANÇOIS :** Oui, ce sera le retour de la guerre des dentelles.

**ANGELA :** Mais vous êtes pires que mes clientes. Depuis qu'il est arrivé ici, il n'a pas pu dire un mot.

**WERNER :** (*Qui sert un verre à Joseph et Angéla.*) De vraies concierges, enfin. Ça te dirait un encas du pays ?

**JOSEPH :** C'est pas de refus.

**WERNER :** Bouge pas, tu vas m'en dire des nouvelles. Ça fait deux semaines qu'elles sèchent. (*Qui se dirige vers le bar et revient avec une paire de saucisses.*)

**JOSEPH :** Ah, des « gendarmes » ! Merci Werner, ça fait rudement plaisir. (*Qui croque dans une.*) Hem..., c'est sûr, elles n'attendaient que moi, deux semaines impeccables, juste le temps de la vérification. (*Qui prend une autre bouchée.*)

**WERNER :** Comment ça, la vérification ?

**JOSEPH :** Celle du camp de prisonniers.

**WERNER :** Tu as été capturé ? (*Charles et François s'avancent vers Joseph.*)

**JOSEPH :** Oui, avec tout le bataillon, et les Allemands ont procédé à des vérifications pour séparer les Alsaciens-Lorrains de nos camarades des autres régions.

**CHARLES :** Il fallait refuser, tu es français, bordel !

**JOSEPH :** Justement, mais pour qui, les Allemands menaçaient d'envoyer dans des camps de concentra-

tion ceux qui ne manifestaient pas assez leur appartenance à la souche allemande. Autant te dire que pour ceux qui ont choisi de refuser les courbettes, et qui sont partis pour les camps, on leur a déroulé le tapis rouge. Tant et si bien qu'aux yeux de nos camarades de l'intérieur, ils étaient encore plus boches que nous autres. Ils partaient en Allemagne en 1<sup>ère</sup> classe. Alors quitte à passer pour un fritz au regard de certains...

**FRANÇOIS :** T'as préféré l'être vivant.

**JOSEPH :** T'as tout compris.

**ANGELA :** Peu importe, l'essentiel est que tu sois revenu. (*Qui lui prend la main.*)

**CHARLES :** C'est sûr, mais le cœur n'y est pas.

**ANGELA :** Qu'est-ce que tu en sais, toi, tu n'y étais pas.

**JOSEPH :** (*Qui lui prend la main.*) Laisse Angéla, il a raison. Sortir de ce merdier perdant mais avec les honneurs, et voir ses camarades de l'intérieur partir en stalag. On a quelque part le sentiment d'avoir trahi.

**ANGELA :** N'y pense plus, c'est fini.

**JOSEPH :** J'aimerais bien.

**WERNER :** Il ne faut pas te formaliser. La situation était délicate, et tu as su choisir la bonne solution.

**JOSEPH :** Mais peut-être pas la plus honorable.

**WERNER :** Tes scrupules t'honorent, c'est suffisant, mais ne les laisse pas t'étouffer. Qui sait ce qu'auraient fait les Basques, si les Espagnols avaient envahi la France.

**JOSEPH :** C'est sûr.

**FRANÇOIS :** Que veux-tu, c'est l'inconvénient du partage de la langue et de certaines traditions qui font de nous les amis de l'envahisseur.

**JOSEPH :** À qui le dis-tu. Je sais pas combien de fois on m'a dit que notre cas n'était pas si désespéré puisque après tout « nous avons déjà été allemands ». Ce n'est ni plus ni moins qu'un retour aux sources, forcé mais pas désespéré.

**FRANÇOIS :** Des camarades français ?

**JOSEPH :** Oh oui, bien français.

**CHARLES :** Vous voyez. « Nous sommes toujours du côté des vainqueurs ». Pour eux c'est entendu on est des casques à pointe.

**JOSEPH :** Oui, et leur prouver le contraire aujourd'hui ne sera pas chose facile. Les apparences sont contre nous. C'est tout juste si on ne faisait pas partie de la cinquième colonne.

**FRANÇOIS :** Dreyfus et sa clique.

**JOSEPH :** Tu peux rire. Mais pour certains, c'était plus

que vrai. Le simple fait de parler alsacien avec un gars du pays, paraissait suspect pour des « sous-offs » du centre de la France. « Intelligence avec l'ennemi ».

**FRANÇOIS :** Sans blague. Pourquoi pas « Heil Hitler » directement.

**JOSEPH :** Non vois-tu, je ne m'y serais pas risqué. Je ne pense pas qu'ils aient apprécié la plaisanterie.

**ANGELA :** Mais ils le font exprès ou quoi ?

**JOSEPH :** Non, ils ne savent pas, c'est tout. Mais ils aiment à pratiquer l'art de l'amalgame. Que veux-tu, c'est la guerre.

**CHARLES :** Oui. Et quand on la perd, on préfère se savoir trahi plutôt que défait par sa propre bêtise.

**JOSEPH :** Ça guérit pas mais ça excuse. Enfin maintenant c'est fait, il faut prendre son mal en patience. Ça ne fera jamais que la deuxième fois. Il est juste à espérer que cela ne dure pas mille ans. Allez, à la prochaine libération !

**TOUS :** « G'sundheit! »

**JOSEPH :** Et ici, comment ça s'est passé ?

**FRANÇOIS :** (*Qui s'assoit à côté de Joseph.*) Pas très brillamment.

**JOSEPH :** Des combats ?

**FRANÇOIS :** Ah ça non, aucun. Mais des destructions et des pillages, plus qu'il n'en fallait. (*Joseph sort un petit livret de sa poche et le tend à François.*)

**FRANÇOIS :** Qu'est-ce que c'est ?

**JOSEPH :** Oh, un joli petit ouvrage à l'intention des pauvres soldats alsaciens, de la part de leurs gentils camarades allemands sur « les ravages d'une armée en fuite en Alsace » (*Qui tend l'ouvrage à François.*) Je l'ai lu pendant le voyage, il n'y vont pas avec le dos de la cuillère. Alors ?

**FRANÇOIS :** Malheureusement, ça n'a beau être que de la propagande, il y a une bonne part de vérité. (*Qui donne le livret à Charles.*)

**JOSEPH :** Les imbéciles.

**CHARLES :** Comme tu dis. Ils ont fait sauter des ponts inutilement, et pillé plusieurs villages. Que les autres bien sûr se sont empressés de reconstruire et de remeubler. Le tout dans un profond élan de fraternité.

**ANGELA :** Ce qui n'est pas pour te déplaire.

**CHARLES :** S'il te plaît Angéla.

**JOSEPH :** C'est pour ça que vous vous battiez tout à l'heure ?

**ANGELA :** Bien sûr que non, ces messieurs ne faisaient

qu'échanger fraternellement des opinions différentes.

**CHARLES :** Y'a pas à dire, Angéla, t'as vraiment le don pour semer la zizanie. Non, vois-tu Joseph, je n'ai fait que leur expliquer la profonde différence qu'il y a entre le régime impérial d'avant 14 et le national-socialisme d'aujourd'hui. C'est toute ma faute. Ma grande faute !

**JOSEPH :** Que veux-tu, nul n'est prophète en son pays. Mais vu les bonnes intentions qu'ils y mettent, et les stupidités des autres, ils risquent bien d'obtenir gain de cause, et même des fidèles. Je l'ai vu à mon arrivée à la gare, tout y est pour accueillir une population lâchement abandonnée et désemparée. La chaleur, la générosité, ça marque toujours un peu quelque part.

**WERNER :** C'est pas une raison pour faire partie du comité d'accueil.

**FRANÇOIS :** : Oui, mais il faut bien reconnaître que ce n'est pas la horde de Huns que l'on nous avait annoncée. Ils sont polis, sympathiques et respectueux. Pourquoi changeraient-ils d'humeur s'ils veulent réellement nous réintégrer dans la communauté allemande comme avant ?

**WERNER :** Chez eux, c'est un talent naturel. Se faire aimer, pour mieux poignarder. Je les connais.

**ANGELA :** Et s'ils étaient sincères.

**WERNER :** Dis pas de sottises, t'étais trop jeune pour te rendre compte. Comme vous tous d'ailleurs. Vous étiez tous encore dans les jupes de vos mères, quand je me suis fait la malle pour rejoindre la France et combattre ces salopards. Avec ce qu'ils ont pris en 18, je peux vous garantir qu'ils ne l'ont pas oubliée, leur défaite. Je les ai jamais vus pardonner, c'est pas maintenant que ça va commencer. Alors, la sincérité, excusez-moi, mais je n'y crois pas.

**FRANÇOIS :** On peut tout de même pas leur cracher à la figure.

**JOSEPH :** Non, ce ne serait pas élégant de notre part, et puis ça pourrait nuire à leurs bonnes intentions, ce serait dommage de les gêner si tant est qu'elles soient vraies. Non, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. On verra bien par la suite.

**FRANÇOIS :** Qu'est-ce que tu comptes faire ?

**JOSEPH :** Eh bien c'est très simple, retrouver ma famille, mon travail à l'étude, mes habitudes et mes amis. Et ce soir, comme tout démobilisé qui se respecte, me noircir avec mes amis. Allez « g'sundheit! »

**TOUS :** « G'sundheit! » (*Ils trinquent.*)

## NOIR



*La lumière se fait sur le bureau de l'étude. Henri est assis à sa table de travail. Il s'occupe d'un dossier. On frappe à la porte.*

**HENRI :** Entrez, c'est ouvert ! Maître Hoffmann n'est pas encore arrivé, c'est à quel sujet ?

**JOSEPH :** Je viens pour la place.

**HENRI :** Joseph ! *(Qui se lève pour l'accueillir.)* Pour une surprise, c'est une surprise. Ça fait rudement plaisir de te voir.

**JOSEPH :** Moi aussi.

**HENRI :** Ça fait longtemps que tu es là ?

**JOSEPH :** Trois semaines environ. J'en ai profité un petit peu.

**HENRI :** Normal. Ah, c'est tout de même quelque chose de te revoir. Ça fait combien de temps maintenant ?

**JOSEPH :** Bientôt un an.

**HENRI :** Mais c'est vrai ça bon Dieu. Août 39, août 40. Ben mon vieux, tu peux être content, t'as pas bougé. Toujours pareil.

**JOSEPH :** Merci. A ce que je vois, ici non plus, rien n'a changé.

*Joseph inspecte le bureau.*

**HENRI :** Non, ou si peu. Une nouvelle secrétaire.

**JOSEPH :** Mlle Duval ?

**HENRI :** Elle a dû partir. Française.

**JOSEPH :** Je vois. Et le vieux ?

**HENRI :** Oh, lui, increvable et toujours fidèle au poste. Mais donne-moi tes affaires. *(Qui le débarrasse.)* Entre, il ne va pas tarder. *(Joseph s'avance dans la pièce et observe.)* Alors, raconte !

**JOSEPH :** Quoi ?

**HENRI :** Et bien tout ça, ce que tu as fait, comment c'était, ce que tu as vu.

**JOSEPH :** Oh tu sais, il n'y a pas grand-chose à raconter.

**HENRI :** Comment ça ! Tu n'en as même pas tué un ?

**JOSEPH :** Et non, pas un.

**HENRI :** Tu plaisantes.

**JOSEPH :** Pas le moins du monde. Quand ils ont lancé leur offensive, on est sortis en bon ordre du café du coin pour rejoindre notre poste en forteresse. Nous en sommes sortis peu de temps après, dans le même ordre. Mais cette fois-ci en direction du camp de prisonniers.

**HENRI :** C'est tout !

**JOSEPH :** C'est tout.

**HENRI :** Pas un coup de feu, rien ?

**JOSEPH :** Pour quoi faire ? Ils étaient derrière nous. Tu es déçu ?

**HENRI :** Non, mais je n'aurais jamais pensé qu'il pouvait ne pas y avoir de combat du tout.

**JOSEPH :** Si ça peut te rassurer, c'est pas l'envie qui manquait. Mais pris au piège comme nous l'étions, c'était inutile. Même une sortie aurait été suicidaire. Alors dès qu'ils ont frappé à la porte du casemate, on a fait un brin de causette et on est sorti. Voilà tout l'historique de ma campagne de France. Pas de quoi en faire un bouquin, hein ?

**HENRI :** En effet, c'est triste.

**JOSEPH :** Pourquoi, tu aurais préféré une gueule cassée ?

**HENRI :** Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'aurais simplement aimé que tu te sois illustré dans un fait d'arme. Même un petit.

**JOSEPH :** Et bien non tu vois, pas de héros pour cette fois-ci.

**JOSEPH :** Dommage. Enfin héros ou pas, le principal c'est que tu sois à nouveau là parmi nous et entier. *(Qui lui sert la main.)* Le reste, on s'en fout, non ?

**JOSEPH :** Comme des jeunes mariés.

**HENRI :** C'est bien vrai.

**JOSEPH :** Et le travail ici qu'est ce que ça donne ?

**HENRI :** C'est pas l'euphorie. *(Il retourne à son bureau.)*

**JOSEPH :** Moins d'affaires ?

**HENRI :** Non, sinon on ne recruterait pas. Mais elles se compliquent.

**JOSEPH :** *(Qui rejoint Henri à son bureau.)* Ils ont modifié les statuts ?

**HENRI :** Pas exactement, chaque semaine il y a une ordonnance nouvelle.

**JOSEPH :** Je vois. Ils ne perdent pas de temps.

**HENRI :** Non, ça il faut pouvoir les suivre. Rien n'est fait au hasard. Ils ont tout bien préparé.

**JOSEPH :** Et les décrets, de quel ordre ?

**HENRI :** Ça va encore, mais rien de très séduisant. Le retour officiel de la langue allemande dans l'administration, la germanisation des noms et prénoms, la... mais attends, je dois avoir l'ordonnance quelque part par-là. Attends voir. *(Qui cherche sur son bureau.)* Ah, la voilà ! Ordonnance pour la réintroduction de la

langue maternelle, 16 août 1940. Tiens, jette un coup d'œil. *(Qui lui tend le papier.)*

**JOSEPH :** *(Qui lit le document.)* Oui, eh bien toi qui n'étais déjà pas très fort en calligraphie, tu vas t'amuser avec le gothique.

**HENRI :** Ah ça, connaissant le vieux, je ne vais pas y échapper. Mais attends, tu n'as pas vu le plus drôle. Là, regarde. L'article cinq. Les inscriptions dans les cimetières.

**JOSEPH :** *(Qui fait lecture.)* Les inscriptions mortuaires ne devront à l'avenir être rédigées qu'en langue allemande, même quand il s'agit d'une rénovation. Tatillon.

**HENRI :** Tu imagines les problèmes qu'ils vont avoir avec les monuments aux morts pour la France. C'est tout à fait le genre d'inscriptions mortuaires qu'ils ne peuvent pas supporter, ça respire trop la défaite. A la première occasion, c'est sûr, ils les bifferont. Ils sont vraiment vicieux.

**M. HOFFMANN :** *(Qui entre un dossier à la main.)* M. Straußer. Je vous l'ai déjà maintes fois répété. Je ne veux pas d'opinions personnelles dans mon étude. Nous faisons ce que nous avons à faire, un point c'est tout. Et ceci indépendamment du régime en place. Les considérations politiques individuelles ont été et seront toujours proscrites ici. Est-ce clair ?

**HENRI :** Oui maître.

**M. HOFFMANN :** Bien. Monsieur Kopp.

**JOSEPH :** Bonjour Monsieur Hoffmann.

**M. HOFFMANN :** Bonjour. De nouveau parmi nous ?

**JOSEPH :** Oui, si bien sûr la place est toujours vacante.

**M. HOFFMANN :** Elle l'est. Vous souhaitez la reprendre ?

**JOSEPH :** Si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Ce serait avec plaisir.

**M. HOFFMANN :** Bien. Elle est à vous. Monsieur Straußer, allez me chercher les formulaires pour un nouveau contrat.

**HENRI :** Oui maître. *(Il sort.)*

**M. HOFFMANN :** s'installe à son bureau.

**JOSEPH :** Si je ne me trompe, l'ancien contrat n'a pas encore expiré.

**M. HOFFMANN :** Je sais monsieur Kopp.

**JOSEPH :** Alors pourquoi un nouveau ?

**M. HOFFMANN :** Il n'est plus conforme à la législation en vigueur.

**JOSEPH :** Ah. Il y a des changements notoires ?

**M. HOFFMANN :** Pas pour ce qui vous concerne.

**JOSEPH :** Nos accords restent donc les mêmes.

**M. HOFFMANN :** Oui. Ce ne sont que des formalités qui doivent être actualisées.

**JOSEPH :** Peut-on savoir ?

**M. HOFFMANN :** Soyez patient, les papiers vont arriver d'une minute à l'autre.

**JOSEPH :** Vous avez raison. Je peux m'asseoir ?

**M. HOFFMANN :** Je vous en prie.

*Joseph prend une chaise et s'assoit au bureau de M. Hoffmann.*

**M. HOFFMANN :** Dans quelle arme avez-vous servi ?

**JOSEPH :** L'infanterie de forteresse.

**M. HOFFMANN :** La ligne Maginot ?

**JOSEPH :** Oui.

**M. HOFFMANN :** Un bel ouvrage.

**JOSEPH :** Un monstre de béton, monsieur. Vous qui aimez les bateaux, on peut aisément la comparer à un véritable cuirassé, construit à même le sol. Mais oh combien inutile quand on le contourne.

**M. HOFFMANN :** Parce qu'inadéquat et mal adapté à l'actualité.

**JOSEPH :** Malheureusement. Mais qui aurait pu prévoir ?

**M. HOFFMANN :** C'est le rôle du stratège que d'anticiper, et donc celui du chef de prévoir.

**JOSEPH :** Pouvait-il seulement faire autrement ?

**M. HOFFMANN :** Là n'est plus la question. Ils ont mal rempli leur devoir. L'humiliation de cette défaite n'est que le résultat de leurs mauvais calculs. A nous de ne pas suivre leur exemple.

**JOSEPH :** Que croyez-vous qu'il faudrait faire ?

**M. HOFFMANN :** Je ne crois rien, monsieur Kopp, je m'adapte, voilà tout. Pour ne reprendre que votre exemple de bateau, vous savez tout comme moi que le capitaine est le seul maître à bord.

**JOSEPH :** Après Dieu !

**M. HOFFMANN :** Tout juste. Il se doit donc de préserver les vies que Dieu lui a confiées. C'est pourquoi je souhaite qu'en aucune manière, la barque que je conduis puisse prendre l'eau, et sombrer pour une lamentable erreur d'appréciation. Sachant qu'il n'y a pas de bateau sans équipage, je suis désireux d'espérer de la part de mes collaborateurs, une démarche identique à la

mienne, afin d'éviter le naufrage de cette étude. Et ceci, je tiens à vous le souligner, Monsieur Kopp, malgré la profonde douleur des événements qui, rassurez-vous, ne m'a pas épargné. Ai-je été clair ?

**JOSEPH :** Oui, monsieur.

**M. HOFFMANN :** Bien.

*On frappe à la porte.*

**M. HOFFMANN :** Entrez.

**HENRI :** Les documents que vous m'avez demandés, Maître.

**M. HOFFMANN :** Bien, posez cela ici. *(Henri s'avance et dépose les documents sur le bureau de M. Hoffmann.)* Vous pouvez disposer.

**HENRI :** Oui, Maître. *(Il sort.)*

**M. HOFFMANN :** Joseph Kopp, né le 14 mars 1914 à Strasbourg-Cronenbourg. Fils d'Adolphe Kopp et de Ida Kopp, née Hafliger. Religion ? *(Qui note au fur et à mesure les réponses de Joseph.)*

**JOSEPH :** Catholique.

**M. HOFFMANN :** Origine de l'ascendance ?

**JOSEPH :** Française.

**M. HOFFMANN :** De souche germanique. Langue maternelle ?

**JOSEPH :** Français.

**M. HOFFMANN :** Allemand. Avez-vous des ascendants non aryens ?

**JOSEPH :** Pardon ?

**M. HOFFMANN :** Facilitez-moi la tâche s'il vous plaît, monsieur Kopp. Avez-vous des ascendants juifs ?

**JOSEPH :** Pas que je sache.

**M. HOFFMANN :** Néant. Mais vous me ferez le plaisir de vérifier.

**JOSEPH :** Oui, monsieur.

**M. HOFFMANN :** Quels sont vos sentiments à l'égard de l'Allemagne ?

**JOSEPH :** Est-ce bien nécessaire monsieur ?

**M. HOFFMANN :** Cessez de m'interrompre, monsieur Kopp, et répondez à la question.

**JOSEPH :** Excusez-moi d'insister, monsieur Hoffmann, mais avez-vous oublié d'où je reviens ?

**M. HOFFMANN :** Je n'oublie rien. Contrairement aux apparences, je suis bien plus préoccupé par la carrière

de mes collaborateurs que vous ne semblez le penser. Votre intention est-elle toujours de passer huissier ?

**JOSEPH :** *(Qui se lève.)* Oui, mais pas dans ces conditions.

**M. HOFFMANN :** Monsieur Kopp. Dites-vous bien que si vous ne répondez pas à ce questionnaire, vous n'aurez pas d'avenir dans mon étude, et pas d'avenir du tout, si vous refusez de vous adapter. Cette étude est plus que centenaire. Mon père a dû s'adapter en 70, j'ai dû moi-même le faire en 18. Vous êtes un homme sensé et qui plus est, intelligent. Ne commettez pas une erreur stupide, due à la désinvolture de votre jeunesse, et que vous pourriez regretter amèrement plus tard. Contentez-vous d'une situation encore acceptable, bien que difficile. Si vous ne le faites pas pour moi, ayez au moins le respect de ce qu'ont enduré vos parents et des espoirs qu'ils placent en vous.

**JOSEPH :** Que voulez-vous que je vous réponde, ils sont les ennemis de la France.

**M. HOFFMANN :** Raison de plus. Dites-moi simplement que vous ne les détestez pas, sans pour autant être germanophile.

**JOSEPH :** Je ne les déteste pas.

**M. HOFFMANN :** Bien. Je vais maintenant vous demander de prêter le serment que voici. *(Qui se lève et lui tend une feuille.)* Répétez après moi. Je suis résolu à rester activement au service du Führer et de la...

**JOSEPH :** Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Hoffmann. Mais je pense que l'étude de Maître Fliger, bien que moins réputée, me fera certainement une offre plus décente. *(Il jette la feuille sur le bureau et sort.)*

**M. HOFFMANN :** Assurément, monsieur Kopp. Mais il faudra pour cela vous rendre en Angleterre. Car l'étude de maître Fliger a été fermée, pour ne pas s'être conformée à la nouvelle réglementation. À titre personnel et amical, je vous informe qu'il en sera de même pour toutes les études encore existantes que vous solliciterez. Alors cessez de faire l'enfant et finissons-en. Je suis résolu. *(Joseph reste silencieux.)* Je suis résolu... Croyez bien que je ne vous oblige en rien, monsieur Kopp. Mais soyez certain que si vous n'acceptez pas de vous adapter, vous n'avez plus de place en Alsace. Et au regard de la situation actuelle, encore moins en Europe. Pensez-y.

**JOSEPH :** *(Qui retourne sur ses pas et prend la feuille.)* Je suis résolu.

**M. HOFFMANN :** À rester activement.

**JOSEPH :** À rester activement.

**M. HOFFMANN :** Au service du Führer et de la grande

Allemagne National-socialiste.

**JOSEPH** : Au service du Führer et de la grande Allemagne National-socialiste.

**M. HOFFMANN** : Au cours et en dehors de mon service.

**JOSEPH** : Au cours et en dehors de mon service.

**M. HOFFMANN** : Le Führer a effacé le honteux diktat de Versailles après une gigantesque lutte.

**JOSEPH** : Le Führer a effacé le honteux diktat de Versailles après une gigantesque lutte.

**M. HOFFMANN** : Et reconquis pour le grand Reich, l'Alsace allemande.

**JOSEPH** : Et reconquis pour le grand Reich, l'Alsace allemande.

**M. HOFFMANN** : J'approuve le retour de mon pays au Reich, et je remplirai sans conditions et avec joie la tâche qui me sera confiée comme fonctionnaire allemand.

**JOSEPH** : J'approuve le retour de mon pays au Reich, et je remplirai sans conditions et avec joie la tâche qui me sera confiée comme fonctionnaire allemand.

**M. HOFFMANN** : Bien. Signez ici et là. *(Il lui tend un stylo. Joseph signe les papiers.)* Bien. Voilà votre contrat, vous pouvez donc détruire l'ancien. Je crois que maintenant je peux vous le dire. Il m'aurait été pénible de vous perdre. Car vous êtes un bon élément monsieur Kopp. Vous n'avez qu'un seul défaut, vous vous posez trop de questions.

**JOSEPH** : Croyez bien que je regrette cette disposition de famille.

**M. HOFFMANN** : Et bien efforcez-vous d'y remédier au mieux. Les circonstances actuelles n'y sont guère favorables. Interrogez vos parents sur la question. Ils seront assurément meilleurs professeurs en la matière que moi.

**JOSEPH** : Je n'y manquerai pas.

**M. HOFFMANN** : *(Qui se dirige vers le secrétaire.)* Bien. Voici les dossiers dont vous aurez la charge. Ils sont au nombre de six. Il s'agit de saisies conservatoires, d'enlèvements et d'expulsions. Ce sont des commandes d'état qui ne peuvent avoir de transaction. Aucun recours ne sera accepté. D'ailleurs, ils seraient en contradiction avec la loi en vigueur, du moins pour cette catégorie de personnes. Seule la procédure reste identique aux anciens statuts. Vous ferez appel aux services concernés, s'il y a lieu d'utiliser la force, en l'occurrence la Gestapo. Voilà, je vous ai tout dit. Vous avez donc à partir de maintenant, tout pouvoir sur ces affaires. Tenez. *(Il lui tend les dossiers.)* Vous avez toute ma confiance.

**JOSEPH** : *(Qui prend les dossiers.)* Merci maître.

**M. HOFFMANN** : Bien. Faites en sorte que, malgré le délicat de l'instruction de ces affaires, cela se passe pour le mieux.

**JOSEPH** : J'y veillerai, maître.

**M. HOFFMANN** : Bien. Vous pouvez disposer.

*Joseph recule d'un pas et s'apprête à faire le salut nazi. M. Hoffmann l'arrête net.*

**M. HOFFMANN** : Ce n'est pas indispensable.

**JOSEPH** : Pardonnez-moi, je croyais bien faire.

**M. HOFFMANN** : Vous anticipez, monsieur Kopp. Contentez-vous de vous conformer aux directives actuelles. Le zèle est parfois de mauvais augure.

**JOSEPH** : Bien, maître.

**M. HOFFMANN** : *(Il tend la main.)* À demain, monsieur Kopp.

**JOSEPH** : *(Qui sert la main.)* Bonsoir, maître. *(Il sort.)*

## NOIR

/ Retrouvez la suite  
dans notre prochain Courier

# Marie Doerr : « Malgré elle » rescapée du naufrage du Wilhelm Gustloff



Marie en 1965 à 40 ans © DR



Écusson des auxiliaires de la Kriegsmarine (Marinehelferin) © DR



Marie en 2022 à 97 ans © DR

**Marie Doerr** est née le 18 octobre 1925 au Centre Hospitalier de Strasbourg.

Sa maman Marie née Bloch était maman célibataire (fille-mère comme on disait à cette époque). Marie n'a jamais su qui était son père.

Sa mère s'est mariée avec Joseph Doerr qui a reconnu Marie. Joseph travaillait dans une entreprise de fer et métaux, rue Redslob à la Robertsau, créée par son père Georges Doerr dit « ölterla », entreprise qui existe toujours.

Marie et Joseph élèveront deux enfants : Marie née en 1925 et Marthe née en 1934.

Cette dernière habite toujours rue Redslob. Elle s'appelle Marthe Knoll.

Après avoir passé son enfance au Port du Rhin à Strasbourg, où d'ailleurs elle a fait sa communion, elle déménage avec ses parents et sa sœur rue Saint Fiacre dans le quartier de la Robertsau.

Marie a grandi dans ce quartier, elle y a été scolarisée puis est entrée en apprentissage comme vendeuse chez RIA, magasin d'art, peinture et encadrement.

C'est dans cet établissement, en 1943 alors qu'elle avait 18 ans, que les Allemands sont venus la chercher pour la transférer en Allemagne et la faire participer à l'effort de guerre dans le RAD (*Reichsarbeitsdienst* : service du travail du Reich)

Elle a été transférée par train dans la baie de Dantzig sur le bateau Wilhelm Gustloff, navire caserne et hôpital. Avec Marie Doerr il y avait avec quatre autres Alsaciennes, toutes de la classe 1925, il s'agit de :

**Erika Griessmeyer** de Bischheim

**Marie Rhin** de Schiltigheim

**Irène Schellenberger** d'Illkirch Graffenstaden

**Suzanne Wild** de Strasbourg.

Elles deviennent des « Malgré-elles », auxiliaires de la Kriegsmarine (Marinehelferin).

Elles sont affectées à la Stabskompanie 2.ULD (Unterseeboots Lehrdivision) créée le 13 juin 1940 à Gotenhafen. Celle-ci va être dissoute en février 1945 à la suite de la disparition d'une grande partie du personnel dans le naufrage du Wilhelm Gustloff.

## Que sait-on sur le navire Wilhelm Gustloff ?

### Tout d'abord qui était Wilhelm Gustloff

Il s'agit d'un Suisse né en 1895, antisémite et activiste dans le NSDAP, parti national-socialiste des travailleurs allemands. Un étudiant juif, David Frankfurter, l'a assassiné le 4 février 1936.

### La construction du navire

Il s'agit d'un paquebot prestigieux de 208 m sur 24, conçu pour des croisières d'agrément. Il faisait partie de la « Kraft durch Freude », « La force par la joie », qui affrétait des bateaux transatlantiques pour accueillir, dans le cadre de l'organisation nazie qui chapeautait les programmes de loisirs, des travailleurs et des ouvriers méritants. La propagande comptait ainsi propager l'idée que le régime hitlérien avait une fibre sociale. D'autres navires avaient cette même fonction : le Berlin, le Sierra Codoba ou le Monte Rosa.

Le Wilhelm Gustloff fut inauguré à Hambourg le 5 mai 1937, en présence de Hitler et de la veuve Gustloff. Il ne fera que quelques rares croisières, sa carrière civile fut courte pour cause de guerre. Il est réquisitionné le 22 septembre 1939 pour être transformé en navire-hôpital de la marine de guerre. Il est ainsi utilisé pour rapatrier les blessés puis servir de caserne flottante pour une division-école de sous-marins.

Marie racontait à sa famille qu'elle « était sur un beau bateau, qu'on ne la faisait pas souffrir et qu'elle avait assez à manger ». Néanmoins ce qui lui coûtait beaucoup c'était l'obligation de saluer tous les matins le drapeau allemand. Les Alsaciennes avaient essayé d'y échapper mais elles ont rapidement été averties des conséquences de ce refus.

Elle était chargée de nombreuses tâches, très variées (« on nous donnait 30 missions » disait-elle) : la cuisine, le service, la lingerie, la couture, l'entretien, le nettoyage, la blanchisserie, l'assistance des infirmières dans les soins aux malades....

Elle se souvenait aussi d'avoir nourri en cachette des prisonniers polonais qui étaient à bord et s'être fait prendre et punir.

Dans les échanges de lettres, en langue allemande, avec sa mère, cette dernière écrivait en bas de page et en code secret « ne rentre jamais avec un Boche ».

## Le naufrage

Avec la progression des troupes soviétiques, les membres de l'équipage, des soldats et de nombreux civils allemands voulant fuir l'avancée de l'Armée Rouge, s'entassèrent sur le Wilhelm Gustloff. Il leva l'ancre du port de Gotenhafen (actuellement Gdynia en Pologne dans la baie de Gdansk) le 30 janvier 1945 dans l'espoir de rejoindre Hambourg encore libre de toute occupation.

Une liste officielle évalue à 4958 le nombre de personnes à bord mais les dernières recherches avancent le chiffre de 10 582 passagers dont plus de 4000 enfants et adolescents qui s'entassèrent sur le navire. C'était la panique à l'embarquement !

Cependant la mer Baltique était devenue peu sûre ; de nombreux sous-marins soviétiques y patrouillaient.

Ce 30 janvier 1945, à proximité du Wilhelm Gustloff patrouillait le sous-marin soviétique commandé par Alexandre Marinesko. Ce dernier fit armer quatre torpilles dénommées « pour la mère-patrie », « pour Staline », « pour le peuple soviétique » et « pour Leningrad ».

Le Wilhelm Gustloff fut touché et a coulé en 50 minutes. Une des torpilles pulvérisa l'avant du bateau, une autre juste en-dessous de la piscine où des dizaines d'auxiliaires féminines de l'armée avaient trouvé refuge. Une troisième a atteint la salle des machines, plongeant le navire dans le noir.



Le Wilhelm Gustloff © DR

La panique s'empara alors des passagers et les canots de sauvetage, en nombre insuffisant, furent assaillis.

Le témoignage d'un mécanicien survivant rapporta que les gens étaient serrés comme des sardines et se battaient pour accéder aux canots. Il témoigne avoir vu des officiers tuer leur propre famille pour leur éviter la noyade dans l'eau glacée.

Marie racontait que, prise de panique elle ne savait plus où aller... C'est là que quelqu'un l'a attrapée, tirée par les cheveux pour l'amener sur le pont supérieur. Elle a réussi à monter dans une chaloupe. Il y avait trop de personnes à bord, la chaloupe risquait de chavirer à tout moment. Pour l'alléger, ils décidèrent de se relayer en descendant dans l'eau à tour de rôle, s'accrochant au bord et en remontant régulièrement car la mer était glacée.

Heureusement que cela n'a pas duré longtemps, ils ont été récupérés par un navire allemand sur lequel ils furent bien accueillis, réchauffés, soignés, réconfortés et enfin ramenés à terre dans le port de Hambourg.

Blessée à la tête et au dos, Marie fut transférée dans un hôpital près de Munich. De là elle fut à nouveau ramenée à Hambourg. Elle racontait avoir tout perdu sauf son uniforme.

Ce naufrage qui a coûté la vie à 10 000 personnes a longtemps été oublié. Pourtant il y avait 3 fois plus de victimes que sur le Titanic en 1912 ou le Provence avec 3100 morts en 1916, le Lusitania avec 1200 morts en 1915 ou encore le Lancatria avec 6000 morts en 1940 au large de Saint-Nazaire.

La carcasse du Wilhelm Gustloff repose encore à quelques milles du port polonais de Gdynia.

## La construction du navire

Après ce naufrage, Marie n'a pu rentrer chez elle. Impossible d'avoir une permission, les transports étaient bloqués. Elle a dû continuer à travailler pour l'armée allemande mais sur terre ferme.

À Hambourg alors qu'elle se trouvait dans un bunker, elle subit les bombardements des Alliés, c'était le Vendredi Saint de la même année que le naufrage.

Elle était ensevelie sous des gravats de béton et avait eu la chance d'être dégagée rapidement. Il y eut plusieurs morts dans ce bombardement, mais là encore, elle s'en est sortie saine et sauve. Mauricette, sa fille, se rappelle que sa mère parlait de cet événement tous les Vendredis Saints.

Peu après elle a été faite prisonnière par les Anglais et transférée à Bruxelles. Remise aux autorités françaises, elle se retrouve à l'hôtel Lutetia à Paris. Elle racontait les énormes difficultés qu'elle avait rencontrées pour prouver qu'elle était une incorporée de force et non une volontaire espionne.

Après la guerre Marie est revenue s'installer chez ses parents début 1946.

Elle a travaillé comme vendeuse au magasin Magmod, puis au Prisunic, et aussi comme serveuse dans un restaurant à la Wantzenau.

Elle rencontra son futur mari Pierre Kirny, né le 25 mai 1925, au Sapin Vert à Bischheim. Auberge « Zur Grünen tanne » construite dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, où se déroulaient des fêtes et où étaient organisés des thés dansants. Marie aimait danser et s'y rendait régulièrement.

Pierre épouse Marie en 1947 et ils élèveront deux filles, Mauricette née le 25 décembre 1947 et Pierrette née le 4 juillet 1951.

Marie et Pierre divorcent en 1976.

Comme un pied de nez à l'Histoire, elle va rencontrer un légionnaire allemand stationné dans une garni-

son au Polygone à Strasbourg, Horst Morseburg né en Allemagne de l'Est le 25 janvier 1937.

Ils se marient en 1977 et vont vivre quelque temps à Nice puis à Carros-le-vieux dans le Var.

Plus tard, ils décident de partir à Clavieras en Dordogne, où Marie avait été évacuée avec sa famille en 1939 et où elle retrouve son amie de l'époque, Aimée.

Puis ils déménageront à Prigonrieux toujours en Dordogne et enfin à Cusset à côté de Vichy près de sa fille Mauricette.

Horst étant plus jeune que Marie, il s'occupait beaucoup d'elle. Malheureusement il est tombé malade et décèdera le 19 février 2021.

Ses deux filles vont se relayer pour prendre soin de Marie mais elle prend de l'âge et devient plus dépendante. Le moment arrive, le 12 août 2021, où elle part en EHPAD à Gannat dans l'Allier.

Mauricette recueille sa chienne Gwen, un épagneul breton auquel elle était très attachée.

Marie y réside toujours. Elle ne reconnaît plus ses filles mais elle montre un apaisement quand Mauricette vient passer du temps avec elle. Il lui arrive alors de parler seule, en alsacien, avec un brin de nostalgie.

*Mes sincères remerciements à Mauricette Ruggeri-Doerr, une des filles de Marie Doerr qui a bien voulu partager une partie de l'histoire de sa maman, un grand merci pour sa disponibilité ; Marthe Knoll-Doerr, la sœur de Marie et marraine de Mauricette. ■*

Nicole Dreyer,  
Ancienne adjointe au maire de Strasbourg, Roland Ries et membre du Souvenir Français de Strasbourg-Robertsau



L'auberge à « Zur Grünen tanne » à Bischheim © DR

## Retour sur les Stolpersteine

Suite à notre article sur les Stolpersteine dans notre numéro 40, Nicole Dreyer nous apporte les précisions suivantes :

### Que signifie Stolperstein ?

Stolpersteine est le pluriel du mot allemand Stolperstein. Il signifie littéralement une pierre qui fait trébucher et désigne ainsi un obstacle, un handicap ou un blocage. On le traduit la plupart du temps en français par pierre d'achoppement.

Le concept de Stolperstein a été inventé par l'artiste allemand Gunter Demnig. Les Stolpersteine sont des petits pavés de béton de 96mm par 96mm sur 100mm de hauteur qui sont scellés sur le sol. La face supérieure du pavé est recouverte d'une plaque en laiton gravée. Chaque cube rappelle la mémoire d'une personne persécutée, arrêtée, torturée, déportée puis assassinée dans un camp de concentration ou dans un camp d'extermination parce qu'elle était Juive, Rom, Sinti, Communiste, membre de la Résistance, homosexuelle, handicapée, Témoin de Jéhovah ou chrétienne en opposition au régime nazi.

La plupart des Stolpersteine posées en Allemagne relate la déportation des Juifs qui vivaient dans ce pays avant la guerre. Encastrées dans le trottoir devant le dernier domicile des victimes, plusieurs milliers de Stolpersteine ont ainsi été placées depuis 1993, d'abord en Allemagne puis par la suite dans de nombreux pays européens.

Gunter Demnig a enquêté sur les personnes qui ont été persécutées, pourchassées et déportées durant la période du nazisme. Il a effectué ses recherches dans les archives et sur la base de données du Mémorial de Yad Vashem de Jérusalem, en coopération avec des musées, des écoles ainsi qu'avec des survivants et des familles de déportés. Aujourd'hui, ce sont les demandeurs de Stolpersteine qui doivent effectuer ces recherches historiques. Sur chaque plaque de laiton est inscrit « ici habitait » (Hier wohnte), le nom, la date de naissance et le destin individuel du déporté, son lieu de déportation et la date de sa mort. Ces pierres d'achoppement sont financées par des dons, des collectes et des parrainages obtenus de la part de citoyens, de témoins encore vivants, de classes d'écoles, de membres d'associations professionnelles et de communes.

Gunter Demnig a obtenu son Abitur, équivalent en Allemagne du Baccalauréat, en 1967 ; il fait partie de la génération de 1968. La même année, il entre

à l'Université des Arts de Berlin pour étudier la pédagogie et l'art puis le design industriel. De 1971 à 1974, il poursuit ses études à la Kunsthochschule de Kassel où il passe son premier examen d'état. Cette même année, il étudie les différentes formes d'expression plastique avec Harry Kramer à l'Université de Kassel. De 1980 à 1985, Gunter Demnig est attaché à la faculté d'art de l'Université de Kassel en qualité de maître de conférences.

Au début des années 1990, il est chargé d'un projet pour commémorer la déportation des Roms et des Sinti de Cologne. C'est là qu'il va concevoir son œuvre la plus connue : les Stolpersteine pour attirer l'attention à la fois sur la victime et sur l'ampleur des crimes de guerre nazis.

Gunter Demnig est né le 27 octobre 1947 à Berlin. Son père avait servi dans la Wehrmacht durant la guerre. Il a été membre de la Légion Condor en Espagne (tristement célèbre pour le bombardement de la ville de Guernica au pays basque espagnol le 26 avril 1937), puis en France dans le fameux bataillon 8.8.

Quand Gunter Demnig a essayé d'en savoir plus sur son implication et sur sa responsabilité durant la guerre, son père a fait disparaître tous les documents dont il disposait et ne lui a plus adressé la parole durant 5 ans.



Stolpersteine situées 10 rue des Roses à Bouxwiller © DR

## Alfred Weyh, Incorporé de force et prisonnier à Tambov



Alfred Weyh et son épouse Marthe Nartz © DR

Chaque Incorporé de force ou chaque Malgré-elle a porté un destin particulier pendant le second conflit mondial. Ainsi à Dambach-la-Ville, plus de 190 jeunes hommes et une trentaine de jeunes femmes ont dû porter l'uniforme allemand contraints et forcés et quitter leur village souvent dans la fleur de l'âge, laissant parents, sœurs et frères et pour certains, femmes et enfants. Ainsi à Dambach-la-Ville, 69 Incorporés de force, appelés dans un premier temps « déportés militaires » tout juste après la guerre, puis par la suite plus communément les « Malgré-nous », ont laissé leur vie dans les froides plaines de l'URSS, dans les Balkans, en Prusse Orientale, en Italie ou en captivité dans les camps russes. Mais le destin de notre concitoyen Alfred Weyh, particulièrement émouvant et tragique, mérite d'être connu grâce aux lignes suivantes. Quarante-vingts ans plus tard, l'histoire de l'incorporation de force est toujours perceptible dans le cœur et le souvenir de chaque famille alsacienne et ne doit pas être effacée.

Alfred Weyh est né le 18 février 1915 à Saint-Hippolyte dans le Haut-Rhin, il a un grand-frère Albert<sup>1</sup>. Il perd très jeune son père. Sa maman Caroline, née Weber, se remarie avec Alphonse Muller, aubergiste de Dambach-la-Ville, et habite désormais avec sa belle-famille dans l'auberge « À la vignette » et sa dépendance.

Alfred Weyh épouse le 17 novembre 1942 Marthe Nartz de Dambach, née en 1919, le témoin de mariage du marié est son demi-frère Alphonse Muller fils, né en

1919. Lina, maman de Véronique Hertrich qui m'a aidé dans ce travail, vient au monde le 9 juillet 1943.

Alfred Weyh a fait son service militaire en 1936 à Commercy puis est rappelé en mars 1939. Il est fait prisonnier par l'armée allemande lors de l'invasion de la France en juin 1940, mais libéré car Alsacien deux mois plus tard. En ce mois de juin 1940, l'Alsace et la Moselle, anciens territoires du second Reich allemand, sont annexées de fait au mépris du droit international. Il s'ensuit une germanisation de ces deux territoires (germanisation des prénoms et noms de famille, arrivée de fonctionnaires allemands, monnaie allemande – ici à Dambach la place du marché devient la Adolf Hitler Platz et la rue du maréchal Foch la Herman Goering Strasse...) puis plus tragiquement une nazification accrue (expulsion des Juifs ou des francophiles, mise en place du RAD, travail au service du Reich, mainmise de l'administration allemande sur la vie quotidienne des Alsaciens, mise en place de Blockleiter et Zellenleiter dans les villes et villages pour surveiller une population à très grande majorité hostile...).

Le 25 août 1942 est le jour le plus funeste ici en Alsace. Robert Wagner, un proche de Hitler, chef de l'administration civile en Alsace et Gauleiter du Gau Baden-Elsass promulgue les décrets scélérats instaurant l'incorporation de force en Alsace.

Issu de la classe 1915, Alfred Weyh est incorporé le 19

1. Père de notre concitoyen Jacques Weyh

avril 1943 dans le « Grenadier Erster Bataillon 455 » à Libau en Saxe ; à cette date démarre le parcours funeste d'Alfred. Il rejoint en mai de la même année Cracovie en Pologne et écrit au crayon dans un petit cahier qu'il intègre, lundi de Pentecôte, un détachement appelé à combattre les partisans à Lublin en Galicie.

Alfred bénéficiera d'une courte permission de 13 jours du 11 au 24 octobre 1943 pour faire la connaissance de sa fille Lina (elle a 3 mois) et revoir Marthe. Il ne reverra plus par la suite ni son enfant, ni son épouse, ni ses proches et son village d'adoption.

Il est versé comme la majorité des Incorporés de force alsaciens sur le front russe en décembre 1943 du côté de Nikopol (Ukraine) et subit le feu au début de février 44. Il mentionne dans son carnet qu'il « passe la ligne de front » le 6 février. J'en déduis qu'il a pu se laisser déborder par l'avancée des troupes de l'Armée rouge et s'est alors constitué prisonnier des Russes ; stratagème que bon nombre d'Incorporés de force ont utilisé, non sans risque : ils pouvaient être abattus par les soldats russes lorsqu'ils se rendaient ou tout simplement tués dans le dos par des gradés de la Wehrmacht ou de la Waffen SS qui les considéraient comme traîtres ou déserteurs.

Dans un courrier daté du 20 mai 1944, l'Oberstleutnant Breuer, responsable de la compagnie d'infanterie d'Alfred, adresse un courrier à Marthe lui annonçant que son mari, qui a intégré sa compagnie le 24 janvier 1944, n'a plus donné signe de vie et est porté disparu depuis le 4 février du côté de Dnjeprovka et de Nikopol à la suite de violents combats, son groupe devant contenir les Russes le plus longtemps possible dans la retraite des troupes allemandes. Il demande aussi à Marthe de prévenir l'autorité militaire nazie locale

au cas où elle aurait des nouvelles d'Alfred, présumé disparu. À la fin de son courrier, l'officier précise, dans une rhétorique d'usage chez les officiers commandant une troupe, qu'Alfred fut vaillant et qu'il a accompli consciencieusement et dignement son devoir de soldat de la Wehrmacht. Marthe avait reçu ce courrier, accompagné de la copie certifiée exacte de la lettre, tapée à la machine à écrire, par l'Ortsgruppenleiter de Dambach, un dignitaire nazi de l'arrondissement.

Ces documents, ainsi que le petit carnet, m'ont été remis par Véronique Hertrich, fille de Lina et petite-fille de Marthe et d'Alfred.

Capturé par les Russes, Alfred séjourne un premier temps dans un camp de prisonniers allemands dans un lieu que, malheureusement, je n'arrive pas à identifier, puis est transféré le 15 mars 1944 à Tambov-Rada, camp n°188 dit le camp « des Français ».

Alfred a tenu, comme précisé plus haut, un carnet qu'il a commencé à renseigner à partir du dimanche 20 août 1944 (cette date figure sur la seconde page de couverture du carnet), date aussi à laquelle il voguait vers l'Afrique du Nord, vers (pensait-il) la fin de son calvaire. En consultant ce document, force est de constater qu'Alfred se souvenait particulièrement bien de son parcours de soldat au sein de la Wehrmacht, des lieux et dates qui ont jalonné son incorporation de force et qu'il a retranscrits, avec ses mots à lui, son périple jusqu'à la captivité par les Russes. Néanmoins, Alfred Weyh n'évoque à aucun moment dans son écrit les conditions de captivité à Tambov<sup>2</sup>.

Destinée hors du commun, Alfred Weyh, après seulement quatre mois de captivité dans le camp « des Français », quittera dans le groupe dit des « Quinze Cents » le sinistre camp.



Les « Quinze Cents » avant leur départ de Tambov © DR

2. Les Incorporés de force du groupe des 1500 ont eu consigne à leur libération du camp de Tambov de ne pas évoquer les conditions de leur captivité.



Les Incorporés de force Alsaciens-Mosellans connaîtront à Tambov et dans les camps similaires, relevant non pas de l'armée russe mais de l'autorité du NKVD<sup>3</sup>, la faim, les privations, des conditions d'hygiène lamentables, les maladies, le travail harassant et forcé, les températures glaciales de l'hiver russe, une longue captivité chez un allié de la France, l'endoctrinement politique et le désespoir de l'abandon.

Ils furent une trentaine de compatriotes de Dambach à séjourner à Tambov ou malades à l'hôpital de Kirсанov, distant d'une centaine de kilomètres de Tambov et véritable mouiroir pour ceux qui y étaient admis.

Il y eut près de 10 000 alsaciens-mosellans détenus à Tambov en juin 1944 et environ 1 900 en juillet 1944. En mars 1944, les autorités soviétiques donnent leur accord pour la libération de 1 500 prisonniers alsaciens-mosellans, qui seront acheminés vers l'Afrique du Nord, après de longs conciliabules diplomatiques entre la France Libre du général de Gaulle et l'Union Soviétique.

Le 6 juin 1944, le général Petrov, émissaire russe, remet officiellement 1 500 prisonniers du camp au général Petit, représentant les autorités françaises. Mais 400 Incorporés de force restent à quai dans le camp, trop faibles physiquement pour entreprendre le long périple de retour, ou jugés idéologiquement peu sûrs par le NKVD.

Le 7 juillet 1944, les « Quinze Cents » quittent le camp de Tambov en fanfare, vêtus d'un uniforme de l'armée russe, et prennent le train à la gare de Rada, proche du camp. Leur libération sera fortement médiatisée par les autorités russes. Par la suite, il n'y aura plus de libération d'Incorporés de force des camps russes avant la fin du conflit.

Les « Quinze Cents » mettront un peu moins de deux mois pour rejoindre Alger<sup>4</sup>. Alfred Weyh a noté dans son carnet que le 7 juillet, il quitte Tambov-Rada en train pour rejoindre l'armée du général de Gaulle. Il indique également dans ce document précieux les principales étapes et leurs dates :

- › Les 9 et 10 juillet à Rostov
- › Le 13, aux environs de Bakou
- › Le 15, départ pour l'Iran
- › Le 17, Tabriz
- › Le 18, arrivée à Téhéran  
À Téhéran, ils troquent l'uniforme russe contre l'uniforme anglais, l'Iran étant sous protectorat britannique.
- › Le 23, départ de Téhéran en camion
- › Le 1<sup>er</sup> août, Bagdad en Irak
- › Haïfa en Palestine (aujourd'hui en Israël)
- › Départ de Haïfa le 18 août sur le paquebot hollandais Le Ruys
- › Passe près d'Alexandrie (Égypte) le 19
- › Au large de la Sicile
- › Entre dans le port de Tarente (région des Pouilles Italie), débarque le 23
- › Embarque le 27 août à Tarente sur le navire Ville d'Oran
- › Le 19 août, débarque à Alger.

Arrivés en Afrique du Nord, les « Quinze Cents » revêtent l'uniforme français.

Alfred Weyh a ainsi porté entre 1939 et 1944 cinq uni-

3. Ancêtre du KGB. 4. Pour plus de détails sur l'épopée des « Quinze Cents » nous renvoyons les lecteurs au témoignage de Léon Breitel (1915-2019) : *L'odyssée des 1500*, Courrier du Mémorial n° 35, p. 22-31 (2020).

formes différents : français, allemand, russe, anglais et à nouveau un uniforme français.

Alfred quitte la Maison-Carrée près d'Alger le 10 septembre et arrive, deux jours plus tard, à Ténès (département d'Oran) situé à 270 km à l'est d'Alger. Sa dernière transcription date du 14 octobre, départ de Ténès vers la localité que je n'arrive pas à déchiffrer. Il bénéficiera d'une courte permission de 24h pour se rendre, le 8 décembre, à Alger.

La suite de sa tragique trajectoire est livrée par le lieutenant Serve de la direction du Service du Matériel de la place d'Oran qui, par un courrier adressé à Marthe le 27 avril 1945, relate les circonstances de la disparition de son mari.

Alfred Weyh quitte Oran le 14 décembre à bord d'un camion américain pour rejoindre l'école de soudure à l'arc de Béni Bahdel, près de Tlemcen (département d'Oran). Il a rejoint la 101<sup>ème</sup> compagnie d'ouvriers du Service du Matériel (101<sup>ème</sup> COSM). L'officier précise dans sa lettre que le camion mal entretenu, circulant sur la route dangereuse du barrage de Béni Bahdel vers Tlemcen, roulant à faible allure (35 km/h), a versé et projeté ses occupants sur un talus empierré. Alfred perd la vie ainsi que trois de ses compagnons, l'accident fait 14 blessés. Le lieutenant Serve ajoute que le chauffeur du camion, « un brave petit gars », aurait préféré être tué que blessé. Il est mis en prison et l'enquête, précise-t-il, suivra son cours.

Alfred Weyh est enterré religieusement le 16 décembre à 10h dans le cimetière de Tlemcen, l'armée lui rend

hommage. Le 16 mars 1945, ses camarades façonnent une bordure de tombe. Ce sera, conclut l'officier, le dernier hommage que nous rendrons à notre camarade avant notre départ.

Un officier supérieur, dans une réponse à un courrier du 17 mai 1945 de la veuve, lui expose à nouveau les circonstances du drame et l'invite à réclamer les effets personnels du défunt auprès du chef de l'état civil, service des successions, d'Alger !!!

La famille et notamment sa petite-fille Véronique, aujourd'hui, ne sont pas en mesure, près de 80 ans après le drame, de me préciser la date à laquelle Marthe a appris le décès de son mari.

En novembre 2017, j'avais organisé une semaine historique consacrée à la Seconde guerre mondiale. J'avais fait paraître un article dans un quotidien local rappelant l'événement et j'y avais fait mention de quelques parcours d'Incorporés de force dont celui tragique d'Alfred Weyh.

Une personne âgée habitant le Haut-Rhin vient visiter l'exposition et m'annonce qu'elle a été témoin de l'accident du véhicule où avait pris place Alfred. J'ai pris ses coordonnées mais, à mon grand regret, par manque de temps, reportant le contact de jour en jour, je n'ai pas joint cette personne qui aurait pu me fournir des renseignements complémentaires. Peut-être qu'elle faisait partie des « Quinze Cents » ou qu'elle connaissait, peut-être aussi, Alfred. Que de questions laissées sans réponse et que malheureusement je n'ai pu transmettre à sa petite-fille Véronique.



Les « Quinze Cents » en uniforme anglais à Haïfa © DR

Voilà désormais Marthe veuve et maman d'une petite Lina. Elle habite depuis son mariage dans l'auberge « À la Vignette » en compagnie de sa belle-famille qui tient l'établissement. Les anciennes générations dambachaises se rappellent que l'immeuble était scindé en deux parties : l'auberge et son premier étage, et l'actuelle grande salle du restaurant où habitait par la suite, au milieu des années 40 jusqu'à l'âge de quatre ans notre concitoyen Jacques Weyh, fils d'Albert et neveu d'Alfred. Alphonse Muller fils, lui aussi, demeure dans la maison.

Véronique se rappelle très bien que sa grand-mère lui avait rapporté les mots prémonitoires d'Alfred lorsqu'il fut incorporé dans la Wehrmacht. Il lui enjoignait de prendre pour époux son demi-frère Alphonse, au cas où il ne reviendrait pas vivant du front.

Marthe a épousé Alphonse en 1952, 8 ans après la disparition d'Alfred. Ils ont tenu tous les deux « la Vignette » jusqu'à la fin des années 70. Marthe est décédée le 29 janvier 2016 et repose aujourd'hui au cimetière de Dambach-la-Ville entourée de ses deux maris<sup>5</sup>.

Destin tragique d'un Malgré-nous parmi les 30 000 qui ne revinrent pas de la guerre. Alfred a survécu au front russe, à la captivité dans le terrible camp de Tambov-Rada, a goûté la joie de retrouver la liberté et donc l'espoir de revoir Lina et Marthe, mais décède pour ainsi dire dans un banal accident de la circulation. Alfred, mort sous uniforme français obtient la mention « Mort pour la France<sup>6</sup> ».

Les Incorporés de force dambachois détenus à Tambov ou dans d'autres camps russes regagneront leur foyer au cours du second semestre de 1945. Le père Joseph Speitel (1921-2003), captif dans plusieurs camps russes, ne put rentrer, venant de Roumanie, qu'en mai 1946. Notre concitoyen Henri Vogeleisen (1914-1998), détenu quant à lui dans des camps de prisonniers de l'armée allemande dans le Colorado et en Caroline du Nord (États-Unis), est de retour à Dambach le 18 décembre 1945.

Jean-Jacques Remetter, officiellement le dernier Incorporé de force prisonnier en URSS, rentre de sa captivité en 1955.

*Je remercie tout particulièrement Véronique Hertrich, petite-fille d'Alfred et de Marthe, d'avoir mis à ma disposition pour cette étude les archives personnelles de sa grand-mère.*

*Remerciements aussi à Jacques Weyh, fils d'Albert et neveu d'Alfred, de m'avoir fourni des renseignements sur sa famille.*

*Merci à Cathy, comptable à la mairie de Dambach-la-Ville, une des mémoires de la cité, qui m'a donné accès aux registres de la commune précisés ci-dessous et aidé dans mes recherches. ■*

Philippe Schuhler,  
Trésorier de l'AMAM

### Sources :

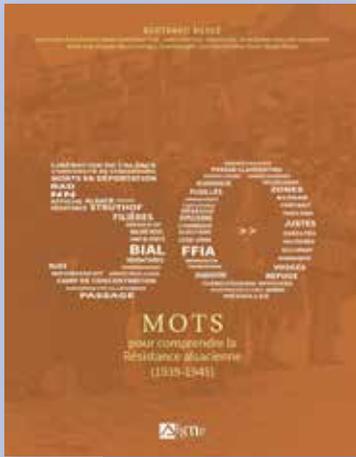
La libération de Dambach-la-Ville, numéro spécial de *la Gazette Dambachoise*, décembre 2004, commune de Dambach-la-Ville

*Les Saisons d'Alsace*, Malgré-eux, Hors-série octobre 2022, DNA, L'Alsace

*Tambov, le camp des Malgré-nous alsaciens et mosellans prisonniers des russes*, ouvrage collectif, La Nuée Bleue, 2020

Registre des arrivées et des départs et registres d'état civil (Mairie de Dambach-la-Ville).

5. La date d'inhumation d'Alfred Weyh au cimetière de la ville nous est inconnue à ce jour, Alphonse, né en 1919, est décédé le 31 mars 2003. 6. Il a droit à la mention « Mort pour la France » (Ministère des Anciens Combattants en date du 25.04.1948 n.510.114 C/F). Les Incorporés de force morts pendant le conflit de 39-45 ont eu droit à la mention « Mort pour la France ». Les soldats alsaciens tués lors du premier conflit n'y ont pas eu droit car ils étaient selon le traité de Francfort citoyens allemands.



## 50 mots pour comprendre la résistance alsacienne

**L'AERIA, Association pour des Études sur la Résistance Intérieure des Alsaciens, a contribué à la rédaction de l'ouvrage collectif « 50 mots pour comprendre la résistance alsacienne, 1939-1945 ».**

Ce livre collectif a été édité au 4<sup>ème</sup> trimestre 2022 par les Éditions du Signe, sous la direction de Bertrand Merle pour l'AERIA Strasbourg.

L'historienne Marie-Claire Vitoux, maître de conférences honoraire de l'UHA – Université de Haute-Alsace, précise dans son introduction combien la Résistance fut d'abord une réalité historique, multiforme, inscrite dans le temps et l'espace, fondamentalement plurielle.

*Malgré l'immensité des connaissances produites par l'historiographie nationale, il reste encore un angle mort relatif aux trois départements annexés de fait : Haut-Rhin 68, Bas-Rhin 67, Moselle 57. La nationalité française a été supprimée par le Reich nazi et remplacée par « Volksdeutscher Elsässer ».*

*Les formes d'oppression de ce régime totalitaire exigent l'adhésion des Alsaciens-Mosellans au nom de leur appartenance raciale au « Volk » et d'un programme racial implacable. L'embrigadement de toutes les strates de la société dans les organisations nazies et la menace du camp de « rééducation » (Erziehungslager) de Vorbrück-Schirmeck, conditionnent les réactions de la société – et vont ainsi présenter des formes de résistance appropriées à cette situation dissemblable du restant du territoire français.*

*« Analyser la résistance en Alsace-Moselle demande des outils conceptuels différents de ceux utilisés par l'historiographie française : les formes de résistance sont à rapprocher de la réalité allemande et non de la réalité française ».*

*Ce remarquable travail collectif vous fera découvrir une réalité trop peu connue. Quatorze auteurs rappellent que l'ignorance et la méconnaissance sont le terreau du soupçon et de la défiance et que le travail d'histoire et de mémoire est irremplaçable pour toutes les générations.*

Arlette Hasselbach,  
pour le collectif,

Sources : Marie-Claire Vitoux in Introduction

# Combats d'hier en Biélorussie et d'aujourd'hui en Ukraine : permanences



Roger Muller, collection privée © DR

**Quelques temps après les cérémonies organisées en Alsace et les conférences au Mémorial de Caen relatives à la mémoire des 130 000 Alsaciens-Mosellans Incorporés de force en octobre 1942 dans la Wehrmacht au lendemain des ordonnances du 25 août des Gauleiter Wagner (en Alsace) et Bürckel (en Moselle), paraissait un article du Point daté du jeudi 8 décembre et intitulé :**

## « En Russie, des minorités sacrifiées. »

Or il se trouve que feu mon beau-père Roger Muller a combattu en Biélorussie dans le secteur Moguilev - Orcha, c'est-à-dire dans le groupe Centre du dispositif allemand sur les rives occidentales du Dniepr. Il m'a raconté ce qui fut sans doute l'un des faits les plus marquants de sa guerre : son unité avait été attaquée la veille de Noël 1943, en pleine nuit, par des hordes asiatiques dépourvues d'armes à feu, uniquement munies de grands coutelas galbés ; des combattants étranges, le torse nu enduit d'une couche de graisse

nauséabonde, par une température de  $-15^{\circ}\text{C}$  ! Plus de 300 de ces hommes surgis de la forêt gisaient au matin sur le sol enneigé, fauchés par les Mg42 du poste où il était alors affecté. Pour répondre à la stupéfaction d'un jeune alsacien de 20 ans, son commandant lui expliqua qu'il s'agissait de Mongols venus de Sibérie et lancés à l'assaut des tranchées allemandes, car après l'échec du plan Barbarossa consommé fin 1941, la guerre de mouvement s'était métamorphosée en une guerre de position.

Cette attaque nocturne était en fait révélatrice du cynisme de celui qui fut entre 1917 et 1922, Commissaire du peuple aux nationalités, et de ce que les thuriféraires du stalinisme ont appelé le réalisme stalinien. Le « petit père des peuples » montait avec la stavka une purge des minorités pour le moins originale. Le dilemme était le suivant : ou bien ces Mongols investissaient les lignes allemandes et répondaient ainsi aux objectifs de la Grande Guerre Patriotique, ou bien, issue la plus probable, l'assaut échouait et on en était débarrassés ! Du grand art, du gagnant-gagnant sur les deux tableaux ; j'en veux pour preuve cet extrait d'un discours de Staline du 24 mai 1945. De la part d'un Géorgien répondant au nom de Iossif Vissarionovitch Djougachvili, l'aveu est pour le moins éclairant :

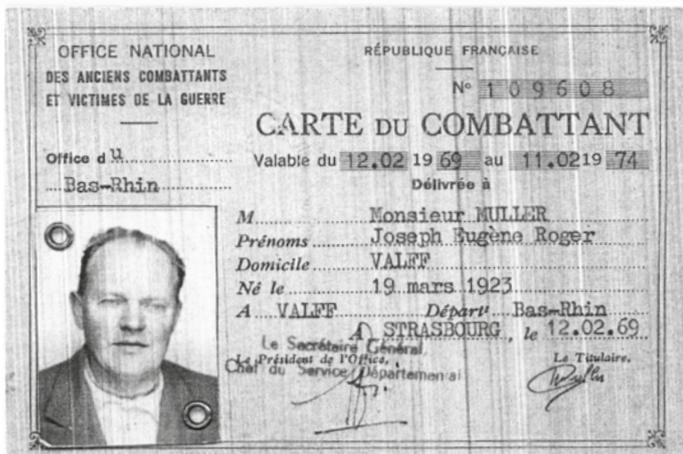
« Je bois avant tout à la santé du peuple russe parce qu'il apparaît comme la nation la plus avancée de toutes celles qui composent l'Union Soviétique.

Je porte un toast à la santé du peuple russe pas seulement parce qu'il a été reconnu par tous dans cette guerre comme la force dirigeante de l'Union Soviétique parmi tous les peuples de notre pays.

Je porte un toast à la santé du peuple russe parce qu'il possède un esprit lucide, un caractère ferme et de la persévérance. »

(cité in M. Laran, *Russie-URSS, 1810-1970*, Masson, 1973)

Les choses auraient-elles changé aujourd'hui avec le « mage du Kremlin » ? Pour qui suit un tant soit peu les opérations dans le Donbass, la réponse est non ! Il suffit pour s'en convaincre de lire le « pavé » de Jean Lopez et de Lasha Otkhmezuri « Barbarossa, 1941. La guerre absolue » : l'armée russe combat à l'identique 80 ans plus tard ; le nombre de mobilisés, la quantité au détriment de la qualité tant au plan de la formation des hommes que de la logistique missiles et drones « kamikazes » d'importation en plus, il est vrai. Pour Poutine, comme pour Staline, la vie humaine n'a aucun prix si ce n'est une prime de dédommagement pour



Carte du combattant de Joseph Muller © DR

le soldat tué au combat lors de ce que le locataire du Kremlin appelle une « opération spéciale ».

Force est de constater, pour reprendre l'article documenté du Point, que « certaines républiques ethniques », dont la Bouriatie, paient un « prix humain plus élevé que d'autres » si on opère un décompte comparatif des pertes entre les républiques ethniques que sont, entre autres, la Tchétchénie et la Bouriatie et les régions moscovites de Saint-Petersbourg essentiellement peuplées de Grands Russiens (les Ukrainiens étant des petits russiens ou petits russes...) dont Staline vantait la supériorité au printemps 1945.

Comme l'affirme l'ex-président mongol de cette petite république constitutive de la Russie, en Sibérie orientale, à l'est du lac Baïkal, les bouriates servent de « chair à canon ». Si l'on en croit les propos d'une ressortissante bouriate interviewée à Oulan Oude, la capitale, par une journaliste de l'hebdomadaire en question, les familles mongoles doivent retourner les dépouilles des soldats entassés pêle-mêle dans des véhicules réfrigérés à Rostov-sur-le-Don pour retrouver les leurs. C'est grâce au témoignage de l'un de ses

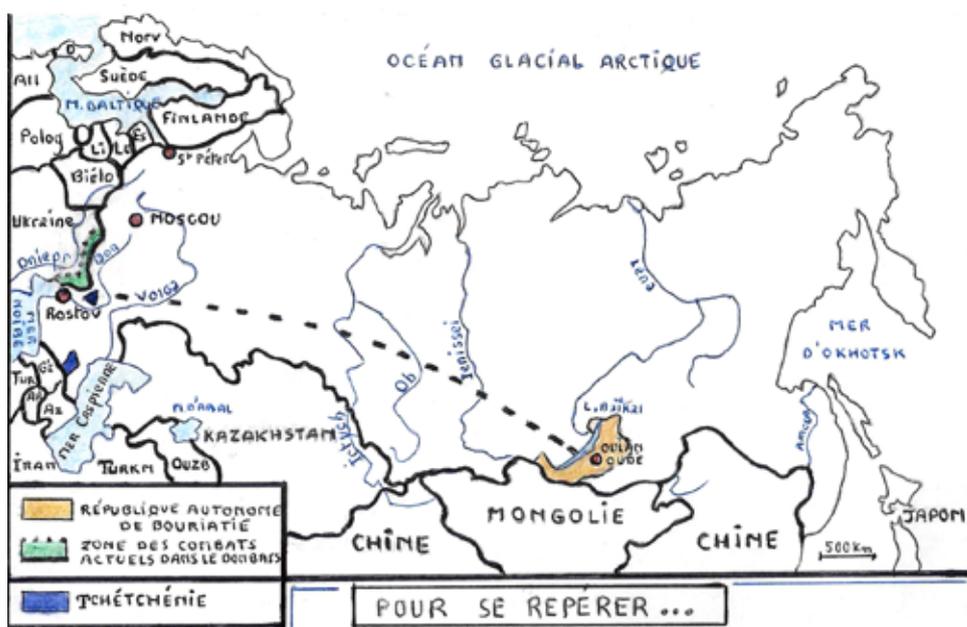
neveux engagé dans cette guerre qu'elle a pu confier au Point le genre de traitement réservé aux tués et infligé aux familles qui doivent parcourir quelque 4 800 km à vol d'oiseau pour identifier les corps.

Comme on peut le constater, peu de choses auront changé entre l'Union Soviétique d'hier et la Russie d'aujourd'hui quand il s'agit de gérer un conflit ; le nettoyage ethnique demeure une triste réalité sous les cieux ukrainiens. Et dire que le Président Poutine se faisait fort de « buter les Tchétchènes jusque dans les chiottes », les voilà, eux aussi, après deux guerres ayant ravagé leur pays, au service de la « mère patrie », rétribués vivants comme morts par les importations d'hydrocarbures russes...

Pour clore cette réflexion, il ne me paraît pas inutile de relater la position récente du Vatican en ces temps de Noël. Sans doute soucieux de se rapprocher de l'Eglise orthodoxe, sa Sainteté le Pape François s'est « fendue » d'une déclaration pour le moins surprenante en affirmant dans le journal jésuite America que les « plus cruels » dans l'agression russe contre l'Ukraine « ne sont pas de tradition russe » mais appartiennent à des minorités comme les Tchétchènes et les Bouriates ; réponse de Sergueï Lavrov, le ministre des affaires étrangères du gouvernement russe : « ce n'est même plus de la russophobie, c'est de la perversion. Rien ne peut ébranler la cohésion et l'unité du peuple multinational russe. » « Remballé », le souverain pontife !

Quand on avait demandé à Staline pourquoi la République Socialiste Soviétique Fédérative de Russie était aussi étendue, le tyran avait répondu non sans ironie : « parce qu'elle est plus égale que les autres... ». ■

Guy Coyard,  
ancien professeur d'histoire-géographie au lycée E.  
Schuré de Barr, 20A rue du vignoble 67210 Valff



## José Schruoffeneger : discours du 11 novembre 2022



José Schruoffeneger, Maire de Moosch © L'Alsace

### Un projet à forte implication locale et populaire

*Le saviez-vous ? Les maires de nos villes et villages reçoivent chaque année les instructions du Ministère des Armées sur l'orientation de leur discours du 11 novembre !*

*Voir ci-contre la réaction du maire d'Ernolsheim-lès-Saverne, Alfred Ingweiler, dans les DNA du dimanche 27 novembre 2022.*

*Bravo, Monsieur le Maire pour cette réaction pleine de bon sens et vos suggestions concernant notre histoire régionale.*

*Il est vrai que quelques maires ont pris depuis longtemps leur liberté vis-à-vis de ces injonctions infantilisantes venues de Paris. Tel est le cas de José Schruoffeneger, jadis professeur hors pair d'histoire, géographie et d'éducation civique et aujourd'hui maire de Moosch.*

*Nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans cette revue l'un ou l'autre de ses discours qui savent parler au cœur et à l'intelligence de ses concitoyens. Aujourd'hui nous revenons sur son récent discours du 11 novembre 2022.*

Depuis mon discours du 11 novembre 2018 au cimetière militaire, pour le centenaire, discours dans lequel j'avais développé l'historique de la commémoration de l'Armistice de la Grande Guerre, j'essaie de reprendre la réflexion, concernant la manière de commémorer cet événement, chaque fois que je m'exprime devant vous en ces lieux le 11 novembre. L'année dernière, j'ai rappelé qu'au fil du temps les commémorations ont de plus en plus secreté des arrières-pensées politiques. Je vous disais également que pour cette raison entre autres, il était peut-être temps que l'histoire prenne le pas sur la mémoire et que devant nos monuments aux

morts, on cesse de raconter « le roman national » et qu'on vienne à dire la vérité historique.

Pour illustrer cette démarche, je vous propose ce matin, de partir d'un événement d'actualité. En effet, il y a quelques semaines, l'Assemblée nationale a voté une proposition de loi visant à réhabiliter les fusillés pour l'exemple de la guerre 14/18. Ces hommes avaient été condamnés à mort pour désobéissance militaire ou mutilation volontaire. La proposition de loi veut reconnaître que « ces soldats ont été victimes d'une justice expéditive, instrument d'une politique répressive qui ne respectait pas les droits de la défense et ne prenait pas en compte le contexte de brutalisation extrême ».

Ce vote de l'Assemblée est passé quasiment inaperçu. Quelques entrefilets dans la presse et aucun débat dans le pays.

Et pourtant...

La question des fusillés pour l'exemple et des mutins de 1917 est restée taboue pendant plus d'un demi-siècle. La mémoire de ces mutineries a surtout été marquée par une forme de rejet. Incarnant l'indiscipline, mais aussi une attitude défaitiste et antipatriotique, la figure des mutins apparaissait comme entièrement négative et était « absente » lors des commémorations.

Les années 1960-70 ont marqué un tournant dans l'approche de cette question douloureuse, peu glorieuse pour les autorités militaires. C'est un film américain de Stanley Kubrick, « Sur les sentiers de la gloire » datant de 1957 et sorti en mars 1975 en France après avoir été interdit de projection depuis son tournage qui a mis la question des fusillés pour l'exemple sur la place publique.

Progressivement, la vision des mutineries de 1917 a évolué. Elles sont de moins en moins présentées comme une tentative révolutionnaire ou un complot. Les soldats qui se mutinent, qui ne veulent plus monter au front, veulent surtout dénoncer les conditions inhumaines des grandes offensives-suicides comme celles qui se sont développées au « Chemin des Dames » et qui se sont traduites par 30 000 morts côté français en une dizaine de jours, du 16 au 25 avril 1917. Ces soldats fatigués, minés par le désespoir, ne souhaitaient pas la défaite de leur pays. Ils étaient prêts à continuer à faire leur devoir de défenseur de la patrie, mais ils ne voulaient plus servir de « chair à canon », souvent tirés au sort, ce qui était dans ces conditions un vrai scandale.

À Craonne, le 5 novembre 1998, le Premier ministre Lionel Jospin a prononcé un discours constituant sans aucun doute le point d'orgue de l'évolution de l'approche de cette question. En souhaitant que les fusillés « réintègrent [...] pleinement notre mémoire collective nationale ». Lionel Jospin reconnaissait une certaine forme de légitimité aux mutineries par rapport

au contexte de l'époque.

Cette prise de position publique était « nouvelle » et elle a provoqué de violentes polémiques, démontrant que la question des mutineries de 1917 restait encore sensible 80 ans après la fin du conflit et continuait de susciter un important clivage entre ceux qui partageaient la position du Premier ministre et ceux qui continuaient de penser qu'il était juste de « fusiller » des hommes tirés au sort en raison d'acte d'indiscipline ou de refus d'obéissance. Le président Chirac lui-même avait pris position contre le discours de son Premier ministre en qualifiant sa démarche « d'inopportune ». Ce qui n'était pas bien méchant, il faut bien le dire.

Aujourd'hui, je crois qu'on peut affirmer que nos compatriotes admettent qu'il est juste de rendre hommage à ces soldats injustement fusillés et sur lesquels d'importants travaux historiques ont été réalisés. C'est ce qui explique peut-être l'absence de réactions suite au vote de l'Assemblée nationale.

Si depuis le discours de Lionel Jospin certains « fusillés pour l'exemple » ont effectivement été réhabilités et sont désormais considérés comme « morts pour la France », ces réhabilitations sont restées individuelles et isolées. Il n'y a pas eu en France de réhabilitation collective comme l'ont fait la Nouvelle-Zélande en 2000, le Canada en 2001, et la Grande-Bretagne en 2006. La proposition de loi votée par l'Assemblée nationale est peut-être l'avant-dernière étape de la réhabilitation de ces mille jeunes gens « fusillés pour l'exemple ».

J'aimerais vous dire, ce qui n'a rien à voir avec ce qui précède, l'immense tristesse que j'ai ressentie l'autre jour en passant à Thann où fleurissent des affiches de l'Action française et dont le slogan affirme : « À bas la République ». En reprenant un slogan qui a fait fureur dans les années trente, certains partis politiques dans notre pays annoncent à visage découvert qu'il faut installer en France un régime autoritaire.

Alors plus que jamais mes amis, Vive la République, Vive la France et Vive notre Village. ■

José Schruoffeneger,  
*Maire de Moosch*



**DNA du 27 novembre 2022**

**11 novembre :**

**« La couleuvre des maires »  
Alfred Ingweiler, maire  
d'Ernolsheim-lès-Saverne.**

« Comme tous les ans à l'occasion de la commémoration de l'Armistice de 1918, les maires ont été destinataires du message « parisien » du ministre des Armées et, comme tous les ans, ils ont dû avaler « la couleuvre ».

Car, une fois de plus, les élus ont pu constater l'absence dans le texte de la situation particulière de l'Alsace et des Alsaciens. Devoir républicain oblige, la grande majorité des maires, dont je fais partie, se sont exécutés à « l'alsacienne » si je peux me permettre, c'est-à-dire docilement.

Nous imposer un discours, c'est incontestablement nous déconsidérer. (...)

Et si pour les prochaines cérémonies (8 mai et 11 novembre) « l'autorité alsacienne » cette fois-ci suggérait un discours aux maires alsaciens, un discours de vérité à la mémoire des Alsaciens ?

Si nous ne nous prenons pas en main pour rappeler notre histoire et faire notre devoir de mémoire alsacienne, personne ne le fera, et tous les ans, nous aurons droit au discours « reptilien ». Je pense qu'on peut trouver de la place pour les deux « Histoires » qui doivent nous lier plus qu'elles risquent de nous diviser. »

# Les morceaux choisis d'Hubert France, président de l'association « Patriote Résistant à l'Oppression » (PRO)

Allocution au lycée J. Rostand à l'occasion de la remise des prix aux lauréats du concours de la Résistance (juin 2022)



Hubert France © DR

« Originaire d'Uckange en Moselle, **Hubert France** fut déporté à 16 ans avec ses parents et ses quatre frères et sœurs. Après la guerre, il a obtenu le titre de PRO (Patriote Résistant à l'Oppression), association dont il devient le président. Il nous a quittés pendant l'été 2022. Ce fut un choc pour nous tous, car Hubert nous a imprégnés de son humanisme ; un modèle de tolérance à l'écoute d'autrui ; un sage, un conciliateur qui savait comprendre les uns et les autres et aplanir nos différends ; un homme de cœur qui restera une référence pour nous tous. »

Marcel Spisser,  
Président de l'AMAM

En premier lieu, je remercie et félicite les professeurs d'histoire ici présents, d'avoir accompagné nos petits frères et sœurs en humanité dans une recherche sur les événements particuliers de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale : la déportation.

En effet, vous avez plongé dans cette période d'il y a 77 ans. Ce fut un plongeon dans l'horreur : celui engendré par la haine, l'intolérance, l'exclusion, les anti de tous poils, les aberrantes idéologies.

Et maintenant, vous avez l'avenir devant vous. Il n'est ni serein, ni radieux, voire menaçant. Il vous faudra combattre : la haine, le fanatisme, l'intolérance, l'indifférence, l'égoïsme, le quant à soi, l'exclusion.

Mais aussi, vous serez des bâtisseurs. Il faudra construire la liberté : elle est loin d'être acquise, la fraternité, elle est loin d'être universelle, l'égalité : vaste chantier. Ces belles devises de notre République, il vous revient de les faire vivre.

Pour cela, petits frères et sœurs en humanité, vous avez un cœur qui est fait pour aimer.

Aimer celui qui ne pense pas comme vous, qui n'a pas la même couleur de peau ni la même nationalité. Voilà le chantier qui s'offre à vous ; prenez-le à bras-le-corps.

Quand, revenu des camps, je me suis retrouvé sur les bancs d'école, mon professeur de français m'a fait découvrir Antoine de Saint-Exupéry dans Terre des hommes. Saint-Exupéry m'a dit : « Être homme, c'est précisément être responsable, c'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée, c'est connaître la honte face à une misère qui ne semblait pas dépendre de soi, c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde ». ■

Hubert France,  
président de l'association « Patriote Résistant à l'Oppression » (PRO)

Directeur de la publication : Marcel Spisser.

Coordination : Claude Mitschi,  
Philippe Schuhler et Gérard Zippert.

Rédaction : Mélanie Alves Rollo, Guy Coyard,  
Nicole Dreyer, Hubert France, Igor Futterer, Arlette  
Hasselbach, Mireille Hincker, Marie Peck, Jean-  
Michel Roth, Philippe Schuhler, José Schruoffenegger,  
Sébastien Soster, Marcel Spisser, Michel Weckel.

Réalisation : CÂNDIDOL

Impression : Gyss / Photos : D.R.  
Dépôt légal : mars 2023  
N° ISSN 2678-0119

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM

Président Marcel Spisser  
Trésorier Philippe Schuhler  
amam.schirmeck@laposte.net

[www.memorial-alsace-moselle.com](http://www.memorial-alsace-moselle.com)

L'AMAM est soutenue par :



et les 260 communes adhérentes

## Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à :  
Marcel Spisser / 46, rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / [spissercatherine@aol.com](mailto:spissercatherine@aol.com)

NOM ..... PRÉNOM .....

ASSOCIATION ou COMMUNE .....

ADRESSE .....

CP ..... VILLE .....

TÉL..... EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de ..... €

à ..... le ..... signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques  
20€ pour les établissements scolaires  
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants  
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1 000 habitants  
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants  
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants  
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants